

UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

LA JEUNESSE DU ROI DAVID

(Etude des chapitres I, Samuel XVI à 2 Samuel I.)

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de **Bachelier en Théologie**
et soutenue publiquement le 26 Juillet 1898, à 10 heures

PAR

Jules MONNIN

PARIS

IMPRIMERIE D'OUVRIERS SOURDS-MUETS
37, faubourg Saint-Jacques.

—
1898

LA JEUNESSE DU ROI DAVID

(Etude des chapitres I, Samuel XVI à 2 Samuel I)

UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

LA JEUNESSE DU ROI DAVID

(Etude des chapitres I, Samuel XVI à 2 Samuel I.)

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de **Bachelier en Théologie**
et soutenue publiquement le 26 Juillet 1898, à 10 heures

PAR

Jules MONNIN



PARIS

IMPRIMERIE D'OUVRIERS SOURDS-MUETS
37, faubourg Saint-Jacques.

—
1898

A mes chers Parents

A mon cher Maître

M. le Pasteur Poivez

Président du Consistoire de Blamont.

TÉMOIGNAGE D'AFFECTION ET DE RECONNAISSANCE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

Examineurs de la soutenance :

M. Lods, président de la soutenance.	
MM. Lods	}
SABATIER	
VAUCHER	
	Examineurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

BIBLIOGRAPHIE

H. EWALD. — Geschichte Israels, t. III, 3^e édit., Göttingue, 1866.

J. WELLHAUSEN. — Der Text der Bücher Samuelis. Göttingue, 1872.

LE MÊME. — Geschichte Israels, t. I. Berlin, 1878.

F. BLEEK. — Einleitung in das Alte Testament, 4^e édit., par J. Wellhausen. Berlin, 1878.

HUGO WEISS. — David und seine Zeit. Münster, 1880.

E. REUSS. — Geschichte der heiligen Schriften des alten Testaments. Brunswick, 1881.

J. WELLHAUSEN. — Prolegomena zur Geschichte Israels. 2^e édit. de la Geschichte Israels, t. I. Berlin, 1883.

E. RENAN. — Histoire d'Israel, 9^e édit. Paris, 1887.

Q. KLOSTERMANN. — Die Bücher Samuelis und der Könige. Nördlingen, 1887.

B. STADE. — Geschichte des Volkes Israel, t. I. Berlin, 1887.

J. WELLHAUSEN. — Die Composition des Hexateuchs und der historischen Bücher des Alten Testaments, Berlin, 1889.

M. VERNES. — Précis d'histoire juive. Paris, 1889.

K. BUDDE. — Die Bücher Richter und Samuel. Gies-sen, 1890.

C.-H. CORNILL. — Königsberger Studien, t. I. 1890.

LE MÊME. — Grundriss der theologischen Wissen-schaften, t. II. Einleitung in's Alte Testament. Fribourg, 1891.

R. KITTEL. — Geschichte der Hebräer, 2^e édit. Gotha, 1892.

K. BUDDE. — The Books of Samuel. Collection Haupt. Leipzig, 1894.

A. KLOSTERMANN. — Geschichte des Volkes Israel. Munich, 1896.

M. VERNES. — Les sources des livres historiques de la Bible. Biblioth. de l'Ecole des Hautes Etudes, sect. des sciences religieuses, t. VII. Paris, 1896.

M. DIEULAFOY. — Le roi David. Paris, 1897.

G. MASPERO. — Histoire ancienne des peuples de l'Orient, t. II. Paris, 1897.

HERZOG-HAUCK. — Real-encyklopadie für protestan-tische Theologie und Kirche, 2^e édit. Leipzig, 1898. Article de V. ORELLI : *David König*.

Nous devons de plus beaucoup aux cours de MM. les professeurs E. Montet, de Genève et Ad. Lods, de Paris, qui ont traité cette question dans leur cours d'Intro-duction à l'Ancien Testament. Nous sommes heureux de leur exprimer ici notre vive gratitude,

INTRODUCTION

C'est attiré par la figure si haute du grand roi David, que nous avons entrepris cette étude. La lecture du livre de M. Dieulafoy en a été l'occasion. David est peut-être le personnage de l'antiquité, profane ou religieuse, qui a fourni le plus de thèmes aux manifestations de l'esprit humain. Ce ne sont pas seulement les théologiens, qui ont essayé de voir en lui l'homme religieux, ni les critiques sacrés, qui ont voulu nous restituer le texte exact de son histoire, ni les historiens enfin, qui ont étudié en lui le roi et qui l'ont comparé à d'autres rois. Les arts eux-mêmes, la peinture, la sculpture, la musique, se sont emparés de sa personne pour la faire revivre devant nos yeux et pour perpétuer le souvenir de ses actions.

C'est qu'à tous les points de vue, la vie de David nous offre une mine presque inépuisable. On peut se plaindre, en général, que la Bible se montre très avare de détails sur les princes d'Israël. Il est étonnant de voir combien elle nous renseigne peu, par exemple, sur le roi Omri qui, pourtant, fut un grand prince, puisque les peuples voisins d'Israël désignaient le royaume juif

sous le nom de pays d'Omri. Mais il n'en est pas de même pour David; au contraire, sa véritable personnalité risque d'être submergée par la foule des détails, quelques-uns d'un très mince intérêt. De son histoire, la piété peut tirer de salutaires enseignements et la science peut y faire de précieuses observations. L'histoire des religions y trouve quelques pierres à ajouter à celles qu'elle a par ailleurs, pour élever son monument; les détails y abondent qui permettent à l'ethnologie de reconstituer en partie la société orientale antique.

L'intérêt que devait naturellement exciter un homme comme David, n'a pas tardé, semble-t-il, à se manifester au sein de son propre peuple. De très bonne heure, la légende s'est emparée de lui et l'a idéalisé. Peut-être a-t-il pu se voir attribuer, étant encore en vie, des traits auxquels il n'avait aucun droit. Il ne pouvait en être autrement avec le premier héros vraiment national d'Israël, le premier roi qui sut conquérir l'indépendance de son pays sur des ennemis plusieurs fois séculaires. Et cette idéalisation ne pouvait que s'accroître, quand on voyait en David, non seulement le roi glorieux, mais encore le chantre de ces psaumes magnifiques que la tradition nous a transmis comme de lui.

Mais il y a plus. Tels étaient le David de la tradition juive, tel il resta dans la tradition chrétienne. Même il grandit encore. Les premiers chrétiens l'avaient adopté comme un de leurs héros, comme celui qui avait précédé et amené le Christ. David était uni par les liens les

plus sacrés, les liens du sang, à Jésus, et fatalement les disciples reportèrent sur l'ancêtre du Maître une partie de la vénération qu'ils avaient pour lui; ils firent participer en quelque sorte l'aïeul à la sainteté, à la piété, à toutes les vertus du descendant. Et cette tradition n'a fait que grandir, au point qu'on en est presque venu à considérer David comme un chrétien avant le Christ. Cette opinion traditionnelle, il est facile de la retrouver dans les souvenirs de l'histoire sainte, qu'on apprend étant enfant. L'intérêt historique n'est alors absolument pour rien dans l'image qu'on se fait de David. Ce qu'on se rappelle, c'est surtout sa prouesse contre Goliath, ses succès contre les ennemis. Il apparaît comme une espèce de saint guerrier, un chevalier, qui a pour mission de combattre les ennemis de Dieu et de maintenir son peuple dans l'obéissance à l'Eternel. Qu'il est bien haut, au-dessus de ses contemporains. C'est un civilisé égaré au milieu des barbares, que représente admirablement Saül. C'est là du reste l'opinion que se fait la foule des fidèles du roi psalmiste.

Mais la critique moderne a bien battu en brèche cette antique conception, et c'est avec quelque apparence de raison que M. Renan, dans son histoire d'Israël, appelle David un bandit couronné (1).

A-t-il raison de briser ainsi le piédestal où David était élevé? L'autorité de M. Renan en ces matières, pourrait nous le faire admettre, s'il n'était pas visible que, con-

(1) Voy. Renan, *Histoire d'Israël*, t. I, p. 451.

trairement aux autres, M. Renan veut persécuter en David, Jésus de Nazareth. Ceci nous éloigne de l'opinion extrême de M. Renan. Devrons-nous alors adopter de nouveau, avec M. Dieulafoy, l'opinion traditionnelle qu'il a, sans succès, essayé de fonder sur des recherches scientifiques? Il n'a pas réussi, parce que sa méthode n'avait de scientifique que le nom et qu'au lieu de s'appuyer sur les documents, même imparfaits, que nous avons, il est allé chercher dans son imagination un véritable roman. Le rôle qu'il fait jouer à Bethsabée, sa longue discussion sur la bataille de Rephaim sont caractéristiques. Et, bien qu'il s'en défende, on sent que l'opinion traditionnelle ambiante a influé sur lui.

L'insuccès fatal de M. Dieulafoy vient de ce que, peu confiant dans la critique sacrée moderne, il n'a pas cru devoir accepter ses résultats.

Tout en ne nous faisant pas illusion sur les lacunes qui existent encore dans cette branche de la science, c'est pourtant par l'examen des textes que nous chercherons à dégager la vérité historique. Nous n'avons pas la prétention de dire rien d'original en ces matières, au contraire, notre ambition est de nous borner à prendre les avis des nombreux critiques très autorisés, à comparer les résultats auxquels ils sont arrivés et à accepter celui qui nous paraîtra le meilleur.

Une telle tâche accomplie pour tous les documents concernant David, nous entraînerait hors des limites d'un travail tel que celui-ci. Aussi, avons-nous pris

comme champ d'études les chapitres des livres de Samuel qui nous parlent de la jeunesse de David, et qui nous mènent jusqu'à la mort de Saül, c'est-à-dire jusqu'au moment où David devient roi de Juda à Hébron. Nous laissons donc volontairement de côté l'importante, mais vaste question de l'authenticité des psaumes.

Nous nous bornerons, dans une première partie, à examiner chaque récit au point de vue des sources, de l'âge et des auteurs de ces sources, de l'historicité des faits, de façon à établir aussi évidemment que possible ce qui nous aura paru authentique, et à rejeter ce qui nous semblera superfétation.

Dans une deuxième partie, nous essaierons de reconstituer le récit véritablement historique, duquel nous voudrions dégager un portrait, esquissé à grands traits, du monarque hébreu.

PREMIÈRE PARTIE

Considérations préliminaires

L'ensemble des documents, concernant la première période de la vie de David, se trouve dans les livres de Samuel. Le texte hébreu manuscrit ne connaît qu'un livre de Samuel. La traduction grecque des LXX n'a pas de livre du nom de Samuel; elle compte quatre livres des βασιλειῶν (règnes), dont les deux premiers sont le livre de Samuel du texte hébreu. Elle a été suivie par la traduction latine de la Vulgate qui a aussi quatre livres des « Regnorum » ou « Regum ». Au xvi^e siècle Daniel Bomberg, éditant la Bible hébraïque, y introduisit la division des LXX tout en maintenant le nom de Samuel. Ce nom donné à notre livre (1) ne peut signifier qu'on attribuait à Samuel sa composition. Ce prophète disparaît en effet très rapidement du récit, et il aurait dû écrire avant sa mort tout ce qui s'est passé en Israël bien après. Ce nom a été attribué au livre parce que, tout au début, se trouve l'histoire de Samuel.

(1) Comme le manuscrit hébreu est de toute évidence dans la vérité historique dans cette question de nom, nous parlerons du livre et non des livres de Samuel.

Dans le canon hébreu, le livre de Samuel était rangé dans la seconde partie, parmi les quatre premiers prophètes, et s'il n'avait pas la valeur de la Loi, il était bien au-dessus des hagiographes comme les Psaumes ou le livre de Ruth. En réalité, depuis que la critique sacrée a démontré d'une manière absolue la postériorité du Pentateuque, le livre de Samuel est devenu le livre le plus ancien et un des plus dignes de foi de la collection biblique. C'est le premier essai historique hébreu et comme tel, il a pour la science beaucoup plus de valeur que le Lévitique ou le Deutéronome.

Nous n'avons cependant pas le texte primitif, qui a été complètement perdu. Comme pour tous les livres de l'Ancien Testament, nous n'avons que des textes très secondaires, des textes au troisième ou quatrième degré (1), selon toutes probabilités. Les manuscrits qui nous sont parvenus ne sont que des copies assez récentes, et l'on comprend sans peine quelles erreurs, de toute importance, ces copies peuvent et doivent renfermer. Pour diminuer ces chances d'erreur, la science possède heureusement un sûr moyen de contrôle, avec la traduction en grec des LXX faite, comme on le sait, dans les milieux alexandrins dans le siècle qui précéda l'ère chrétienne. Cette traduction, plus ancienne que les textes hébreux qui nous sont parvenus, a été faite sur les textes autres que ceux que nous connaissons, mais qui ne sont pas non plus les

(1) Voy. Strack et Zöckler, *Commentar*, t. III p. xxxvi.,

textes primitifs. De très bonne heure on a compris l'utilité de cette traduction pour corriger le texte hébreu défectueux, et l'on est arrivé ainsi, par la comparaison à reconstituer à peu près le texte primitif.

En particulier, dans la partie du livre de Samuel que nous nous proposons d'examiner, il y a des divergences très profondes entre les deux versions, outre un grand nombre de variantes sans importance. Nous les signalerons dans le cours du travail, quand elles se présenteront à nous (1).

A première vue, il semble que le livre de Samuel offre au lecteur une histoire suivie, ayant un fil qui ne s'interrompt jamais. Mais avec un peu d'attention, on s'aperçoit vite que l'unité n'est qu'apparente et bien superficielle. Cette histoire n'est qu'une collection de récits différents, que l'historien, qui a voulu nous les présenter, a quelquefois bien maladroitement accolés les uns aux autres, par une trame légère, si légère qu'on la perce facilement, et si apparente qu'on la distingue à peu près nettement du reste du livre. Cette trame est comme une pierre neuve qui a servi à masquer les trous faits dans une antique muraille, mais qui s'en distingue par sa blancheur. Et si, aujourd'hui, il nous est quelquefois difficile de reconnaître cette pierre neuve au milieu des autres, c'est que nous sommes bien éloignés du

(1) Quant à la traduction française qui nous a été nécessaire, nous avons suivi celle de M. Segond, corrigée, quand cela nous a paru juste, par les remarques de différents critiques allemands.

temps où elle fut mise en place, et pour nous elle est devenue vieille à son tour. Mais malgré cela elle a gardé des traces de ses origines, et après quelque examen, nous la reconnâtrons toujours. Quant aux documents anciens reliés par ce fil léger, ils nous sont présentés presque sans changements, se contredisant les uns les autres, se répétant, sans que l'historien qui les a réunis ait pensé à les corriger l'un par l'autre. C'est qu'il ne faut pas comparer, sous aucun rapport, cet historien d'autrefois avec l'historien moderne. Le sens critique ne s'est éveillé que fort tard au sein de l'humanité, l'histoire vraiment scientifique est une création récente de l'esprit moderne, jusqu'alors il n'y avait que des narrateurs ou des collationneurs de récits. On se contentait d'écrire à la suite l'un de l'autre tous les renseignements qu'on avait, sans s'inquiéter de leur valeur. Notre tâche sera celle qu'aurait dû faire l'historien sacré, de comparer les différents documents, d'examiner le degré de créance qu'ils méritent et de choisir ceux qui nous présenteront les meilleures traces d'historicité, cela après les très nombreux critiques qui sont parvenus à des résultats positifs.

Nous prenons le livre de Samuel au chapitre XVI, parce que c'est là que David apparaît pour la première fois sur la scène de l'histoire. Et cette apparition est marquée par un changement radical de tendance dans les documents. C'est bien l'histoire de David qui commence, quoique Saül soit encore roi, c'est-à-dire en

réalité le personnage le plus important de l'histoire. Désormais le roi est rejeté au second plan, tout est raconté par rapport à David, et c'est bien ce changement, qu'à notre avis, marque le v. 52 du chapitre XIV, qui a tout à fait la physionomie d'une conclusion de récit, d'une fin de la carrière de Saül. C'est là un fait que nous nous contentons de constater, sans en tirer de conséquences, pour le moment.

Malgré ce changement de point de vue, il existe néanmoins entre la première partie du livre et celle que nous voudrions examiner des rapports très étroits, de telle sorte que nous serons forcés fréquemment de nous appuyer sur des faits ou des textes de la première partie pour nous éclairer sur la nôtre. Dans ce cas nous donnerons seulement les résultats généraux auxquels la critique est arrivée, sans entrer dans de plus longues explications, ce qui nous entraînerait trop loin.

Pour rendre notre étude plus facile, à l'exemple de quelques critiques allemands (1), nous diviserons notre champ en plusieurs parties d'après les principaux faits connus de la jeunesse de David. C'est ainsi que nous nous occuperons d'abord de l'entrée de David à la cour de Saül : ch. XVI à XVIII, 5. Puis le mariage de David et la jalousie de Saül : XVIII, 5 à XXI.

La fuite de David et sa vie de partisan : XXI à XXVII.

(1) Wellhausen, dans sa *Composition des Hexateuchs*, et Stade, *Geschichte des Volkes Israel*.

Enfin la mort de Saül : XXVII à 2 Samuel I. David vassal des Philistins.

Dans un cinquième chapitre, nous coordonnerons les résultats acquis, qui nous permettront de reconstituer la vérité historique.

CHAPITRE I

Entrée de David à la cour de Saül

I. Samuel, xvi-xviii, 5.

Avec les documents qui nous racontent l'entrée de David à la cour de Saül, nous rencontrons de suite tous les problèmes que soulève le livre de Samuel. Les chapitres dont nous nous occupons en effet nous offrent un exemple frappant de parallélisme. Il y a ici deux façons de présenter le même fait, l'une au chap. XVI, 14-23, l'autre au chap. XVII à XVIII, 5. Dans le texte actuel, et si l'on s'en tient à une lecture superficielle, il semble que l'auteur ait voulu les admettre tous les deux à la fois, en faisant du second la suite immédiate de l'autre. Cette prétention est-elle justifiée? C'est ce que nous allons essayer de résoudre tout d'abord. Remarquons en premier lieu que les deux récits ont la même conclusion, l'entrée de David à la cour, qu'ils expliquent de façons différentes. C'est là une première contradiction. Nous voyons ensuite que le personnage principal des deux récits, David, n'est pas du tout le même dans l'un et dans l'autre. Dans le premier (1), c'est un homme fort

(1) Voy. I. Samuel xvi, 18.

et vaillant, un guerrier parlant bien et de belle figure, et connu comme tel puisque les serviteurs du roi le connaissent de réputation; en un mot, c'est un homme fait. Dans l'autre, c'est un bel enfant blond, un jeune pâtre qui ne connaît rien aux choses de la guerre (1). Ces deux David n'ont donc rien de commun l'un avec l'autre. Ceci seul suffirait à démontrer l'impossibilité de conserver les deux récits. Mais il faut signaler encore le fait, qu'après la victoire éclatante de David sur Goliath, Saül ne connaît pas cet enfant, c'est la première fois qu'il le voit et il est obligé d'envoyer Abner aux renseignements (2). Ceci contredit absolument le récit du chap. XVI, qui nous a appris que David avait été nommé écuyer du roi. Sa fonction aurait donc été de suivre Saül à la guerre contre les Philistins, de se tenir près de lui, et l'on ne comprendrait pas comment Saül aurait pu oublier si vite le nom de celui qu'il avait pris de suite en affection (3).

Donc il est impossible de voir dans ces deux récits une suite historique; ce sont deux ensembles bien distincts, bien différents, qui se contredisent et s'excluent l'un l'autre.

Mais peut-être les contradictions disparaîtront-elles si au lieu du texte hébreu massorétique nous suivons la

(1) V. I. Samuel xvii, 15, 28, 33, 39, 42.

(2) V. I. Samuel, xvii, 55-58.

(3) M. Dieulafoy voit dans le refus de Saül de reconnaître David un mouvement de dépit jaloux. Il aurait voulu ainsi mortifier David. Cette hypothèse n'a rien de fondé (p. 80.)

version des LXX, qui, dans le manuscrit du Vatican, n'a pas les v. 12-31 et XVII, 55 à XVIII 5. Cette omission supprime en effet quelques difficultés : David est déjà supposé connu, et connu du roi, c'est-à-dire qu'ainsi le chap. XVII devient la suite naturelle du chap. XVI. De plus Saül ne demande pas le nom du vainqueur, il sait qui il est. Mais il reste toujours que David, dans un récit, et le premier, est un guerrier réputé, tandis que dans le second c'est un enfant. Il faudrait alors qu'il eût eu le pouvoir de se rajeunir, et de plus d'oublier le métier des armes à qui il devait sa réputation, car d'un côté il est toujours écuyer du roi, c'est-à-dire très familiarisé avec les armes de toutes sortes et de l'autre il est incapable à cause de son inexpérience de marcher au combat, armé comme tout guerrier d'alors l'était. Ainsi, même en admettant qu'avec le texte des LXX nous ayions à faire ici à une récitation indépendante de celle du texte massorétique, il n'en resterait pas moins que les deux récits sont incompatibles et s'excluent. Mais on peut se demander et avec raison, si l'omission des LXX n'est pas volontaire, destinée à raccorder les deux récits en faisant disparaître les plus grandes difficultés. Nous le pensons, car le récit des LXX tout tronqué qu'il est, offre de grandes différences avec le récit XVI, 14-23; il garde son autonomie complète : son David ressemble beaucoup au David du texte massorétique, et très peu à celui de XVI, 14-23, et ce David ne nous a pas encore été présenté, tandis que le surplus du texte massorétique

convient tout à fait pour cette présentation. C'est pourquoi nous adoptons le texte massorétique comme le texte fondamental (1).

Nous avons donc deux récits contraires nous racontant la même chose. Il faut choisir entre les deux.

Au point de vue du caractère du récit, le premier l'emporte de beaucoup par sa simplicité, sa concision, sa mesure. Saül a besoin d'un homme; on lui présente David qui lui plaît, et qu'il se met à aimer. Rien de plus naturel. On nous a déjà dit que Saül attirait près de lui tous les hommes forts et vaillants de son royaume (XIV, 52), rien de plus naturel qu'il retienne David. Tandis que l'autre récit a tout à fait le caractère d'une légende.

Non pas que le fait raconté soit en lui-même impossible. Les voyageurs nous racontent desemblables exploits qu'ils ont vu faire chez les peuplades qu'ils ont visitées. Il n'y a rien de miraculeux à ce qu'un enfant tue d'un coup de pierre un soldat. Mais on voit clairement que le récit est fait de broderies, d'embellissements. Nous avons déjà dit que ce récit doit être postérieur à l'autre puisque dans le texte actuel, on a essayé de le rattacher au premier. C'est ainsi que nous

(1) C'est l'opinion de presque tous les critiques, Kittel, Stade, etc; Wellhausen, dans son *Texte des livres de Samuel*, p. 104 émet l'hypothèse que nous avons ici une interpolation massorétique, mais dans ses études postérieures (Bleek, *Einleitung*, § 106), il a change d'avis.

pouvons distraire du récit sans crainte de nous tromper, le « cet Ephratien » du v. 12 qui ne se comprend pas si on admet, comme nous, que le récit de Goliath est indépendant du récit XVI, 14-23 ; le v. 15, qui est une maladroite interpolation, dont le but est d'expliquer comment David, que nous avons vu à la cour de Saül, revient à Bethléem chez son père. Maladroite, car étant écuyer du roi, il devait le suivre à la guerre, et on ne voit pas, même dans ces temps reculés et quasi-patriarcaux, un écuyer revenir de la cour pour garder les brebis de son père. Le verset 16 est destiné à donner le temps à David de revenir de la cour à Bethléem, ce qui demandait quelques jours, d'y rester, puis de repartir pour le camp. Ainsi s'expliquent ces 40 jours d'attente des deux armées l'une en face de l'autre. Outre l'in vraisemblance très grande du manège de Goliath 80 fois répété, les v. 20 à 26 font double emploi avec les v. 3 à 12 qu'ils répètent. Car au v. 20 comme au v. 3 les deux armées sont en bataille et l'armée de Saül pousse des cris de guerre. On ne voit pas cette armée qui, au bout de quarante jours, matin et soir, fait ses préparatifs de combat, comme au premier, et qui se laisse arrêter encore par un seul ennemi ; le v. 50 interpolation tardive, remarque incidente pour mieux marquer le côté étonnant de ce qui vient de se passer ; le v. 54 qui est évidemment une glose, puisqu'on y parle de Jérusalem qui n'est pas encore prise et de la tente de David, qui vient d'arriver au camp, qui n'est qu'un enfant et qui

par conséquent ne peut avoir de tente à lui (1). Débarrassée de ces altérations postérieures, l'histoire de Goliath nous montre son caractère légendaire par ce récit d'un combat singulier qui doit décider du sort des deux nations aux prises. C'est là un thème qu'on retrouve à peu près dans l'histoire de tous les peuples. Puis c'est l'exagération évidente, le grossissement populaire du personnage de Goliath. Tous ces détails sur sa taille, ses armes, semblent avoir été ajoutés avec amour, et par contre la petitesse, la jeunesse de David est presque exagérée. On en fait le plus jeune des huit fils d'Isaï, ses frères le méprisent, Saül n'a pas confiance en lui et son adversaire le traite avec dédain, tout cela fait contraste avec la force du géant Philistin, et le caractère merveilleux du fait s'agrandit d'autant.

Nous voyons encore une preuve de légende dans le fait que David se vante d'avoir tué des lions et des ours en les étouffant. L'imagination populaire aime ainsi à entourer de merveilleux la jeunesse de ses héros favoris.

Ces remarques seules suffiraient à bien établir le caractère de notre récit, mais il y a plus. Nous savons, à ne pas pouvoir en douter, que ce n'est pas David qui a tué le géant Goliath, mais un des vaillants de David, Elhanan de Bethléem, à ce que raconte 2 Samuel XXI,

(1) M. Dieulafoy, s'appuyant sur Reuss, voit dans la tente dont il est parlé ici le Tabernacle. Ceci expliquerait comment plus tard David retrouve l'épée de Goliath. Mais il faut remarquer que la notion du Tabernacle n'existe pas dans notre livre. (V. Dieulafoy, *loc. laud.*, note 6).

19. Ce passage est authentique et le Goliath d'Elhanan est bien le même que le Goliath attribué à David.

Dès lors cette légende s'explique. Elhanan est de Bethléem comme David, et les conteurs populaires ont confondu les deux compatriotes. Ceci justifie le proverbe biblique : « On donne à celui qui a ». David s'était distingué tant de fois qu'on finit par attribuer à lui seul toutes les actions d'éclat de ses soldats (1). C'est un phénomène de cette nature qui fait attribuer directement au grand chef les succès de ses lieutenants, et dans les temps les plus rapprochés de nous, Napoléon, par exemple, a à son actif plus d'une victoire remportée en réalité par un de ses généraux. Ce fait bien établi que c'est Elhanan et non David qui a tué Goliath explique le v. 54. Au lieu de David nous lisons : « Elhanan prit la tête du Philistin et la porta à Jérusalem (à David) et et il mit dans sa tente les armes du Philistin. » C'est là ce qui se faisait couramment; après avoir vaincu un ennemi, on lui coupait la tête qu'on portait comme un trophée à son roi. Mais comment une telle légende est-elle née ? Parmi plusieurs hypothèses, celle-ci nous paraît la plus vraisemblable. Avant d'entrer au service de Saül, David s'était distingué déjà dans la lutte contre les Philistins. Il avait fait des actions d'éclat qui déterminèrent sa réputation d'homme de guerre, répu-

(1) Disons en passant que nous croyons que le même phénomène s'est reproduit pour les Psaumes. David était poète et chanteur, il a dû composer quelques cantiques et cela a suffi pour qu'on lui attribue tous ceux faits de son temps.

tation qui le fit entrer à la cour. Ces prouesses on n'en avait pas conservé des détails précis mais plus tard, quand David entra dans le domaine de la légende, on bâtit cette histoire de Goliath, qui n'a donc pas de fondement historique mais qui a peut-être remplacé le récit de faits moins étonnants mais plus réels.

Nous pouvons maintenant choisir en connaissance de cause entre les deux récits. Nous acceptons le premier et nous rejettons le second, comme légendaire et anti-historique.

Il y a trop de différences entre les deux récits pour qu'on puisse admettre qu'ils viennent de la même source. Leur esprit diffère du tout au tout.

Nous avons déjà remarqué dans le deuxième récit des passages évidemment postérieurs, mais postérieurs à la réunion des deux récits.

Dans les récits en eux-mêmes, nous voyons, dans le XVI/14-23 une langue simple, des mots sonnant l'antiquité, et dans l'ensemble comparable, à ce point de vue, aux morceaux les plus authentiques de l'Ancien Testament. Il n'en est pas de même pour l'histoire de Goliath. Au v. 47, le terme de « hakaal » pour désigner le peuple est un terme assez postérieur. Toute la langue du morceau fourmille de tournures poétiques et surtout d'expressions théocratiques. On a fait remarquer avec raison (1) la parenté des v. 34-37 avec Genèse XXI/36-42; qu'on compare

(1) Voyez Budde, *Livre de Samuel*, page 215; Cornill. *Königsberger Studien*, I, p. 51.

encore la conduite des frères de David avec celle des frères de Joseph (1) ; l'expression *roa lebab* au v. 28 qu'on retrouve surtout chez les prophètes ; l'expression *iephêh mareheh* v. 42 cf. Genèse XXIX/17-39 ; l'expression *venêphech Jehonathan nikecherah benephech David* ne se retrouve que Genèse XLIV, 30 *venaphech kechourah benaphecho*. Etant données ces ressemblances avec la Genèse qui est, on le sait, très postérieure, nous n'hésitons pas à croire que notre récit de Goliath comme style est bien plus récent que l'autre.

Ce qui nous fortifie dans cette opinion, c'est la tendance religieuse et théocratique prononcée qui s'y fait remarquer. On sait, en effet, que c'est par une illusion grossière, et par suite de leur ignorance, que les Israélites du IV^e ou V^e siècle réportaient dans le passé de leur peuple les tendances, les institutions de leur temps. Ils voyaient en Jahveh le chef réel des Hébreux et ils s'imaginaient que du temps de Saül et de David il devait en être de même. Or nous voyons cette tendance dans le récit de Goliath.

Ainsi au v. 36 où l'armée d'Israël est considérée comme « l'armée du Dieu vivant » et dans tout le passage 43 à 47, David prétend marcher au nom de l'Eternel qui a été insulté en la personne de son armée. Israël, champion du Dieu vivant parmi les nations païennes, c'est là une idée qui est née avec le prophétisme et qui était, certes, bien loin de l'esprit de David ou de Saül qui considérait « Javeh »

(1) Genèse, XLII, 7 et suivants,

comme leur dieu propre par opposition aux dieux de Goliath. Aussi ce fait nous confirme-t-il l'impression que le récit est assez récent.

Cette tendance religieuse fait défaut dans le récit XVI, 14-23. La seule occasion où elle pourrait paraître échappe. La mélancolie dont souffre Saül est bien attribuée à l'esprit de Dieu, mais n'est pas considérée comme une punition ; c'est une maladie, et on sait que les Hébreux, tout comme les autres peuples, attribuaient ces sortes de maladies à l'influence de l'esprit divin. Différents comme langue, comme tendance, ces deux récits ne se placent pas au même point de vue. Dans le premier, la mesure est très bien gardée entre David et Saül. David est présenté sous le jour le plus favorable et on rend justice à Saül capable de discerner le vrai mérite et de le récompenser. Il en est autrement pour le second. Autant on exalte David autant on rabaisse Saül. On ne peut reconnaître en effet dans ce roi indolent, qui laisse insulter son armée par un seul ennemi, le guerrier qui avait délivré Jabès. C'est à cause de son courage, de sa force qu'il avait été élu roi et on ne comprend pas pourquoi il se laisse insulter. Tant que la grandeur change le cœur d'un homme, elle ne le transforme pourtant pas ainsi.

La méconnaissance du caractère de Jonathan est plus grande encore. Non seulement tout ce que nous savons de lui auparavant nous le fait connaître comme brave, mais de plus il est téméraire(1). Il a affronté de plus grands

(1). Voyez Samuel, xiv.

dangers que de combattre un géant. Et pourtant il reste là sans bouger, lâche comme son père et toute l'armée. Et tout cela fait mieux ressortir le courage de cet enfant qui va tuer le redoutable adversaire. On sent qu'on a voulu tout sacrifier à David. Ceci nous amène à l'origine de cette légende. Où pouvait-elle naître, sinon dans la patrie propre du héros, dans cette tribu de Juda si fière d'avoir donné le jour au grand roi. On sent dans les détails la sollicitude pour un membre de la famille, et il n'y a rien d'étonnant que ces gens du Sud rabaissassent Saül et son fils, dont le plus grand crime, à leurs yeux, était d'être d'une tribu du Nord méprisée. Jamais l'union entre les deux parties du royaume n'a été complète, et le schisme menaçait de suite l'œuvre des premiers rois. Des discussions éclataient dont nous trouvons justement les traces dans notre récit. Nous l'attribuerons à la série des récits sur David qui avaient cours dans son pays, tous empreints de la même partialité pour lui et de dédain pour le roi benjaminite. Cette série, pour la commodité de notre étude, nous l'appellerons S, parce que c'est dans le Sud qu'elle est née. Toutefois ce n'est là qu'une convention, qui n'a aucune portée critique ni rien de précis. On ne peut fixer l'époque où elle est née. Ces traditions sont d'ordinaire vieilles de plusieurs siècles avant d'être condensées et exprimées. Nous croyons toutefois qu'on ne peut pas descendre après la réforme d'Esdras. Notre récit a une très grande analogie avec les ch. I, Samuel, I à VIII, X, XII, XV, sur le rang desquels nous pouvons le mettre. Hors la tendance religieuse

incontestable de ces récits prœdeutéronomiques, la conception qu'on y trouve de la royauté et de la prophétie convient à l'époque du règne d'Ezéchias vers 722 (1). Ce sont en effet les sentiments d'un compatriote d'Osée qui sont exprimés ici. C'est tout ce qu'on peut déduire pour l'époque du morceau des indications religieuses qui s'y trouvent.

Le récit primitif XVI, 14-23 est beaucoup plus ancien. Pour le distinguer de l'autre série de récits, nous l'appellerons N. La justice qu'il rend à Saül, le caractère d'impartialité qui en ressort et qui le rend tout à fait historique, nous inclinent à penser que c'est surtout dans le Nord que ces récits ont eu cours. Là, tout en rendant justice à David qui avait su rendre libre tout le peuple d'Israël, on était moins enclin à croire les légendes qui couraient sur lui. Notre récit a du reste une étroite parenté avec les chap. I Samuel IX, X, 7-9-16, XI, 1-11-15, XIII, XIV, qui paraissent être de l'époque de Jéroboam I, c'est-à-dire d'une époque très ancienne [fin du x^e siècle ou commencement du ix^e siècle (2)].

A l'ensemble des deux récits que nous venons d'examiner se rattache, dans le texte actuel, l'épisode de l'onction de David par Samuel qui est racontée au ch. XVI, 1-14. Il a paru suspect, et à bon droit, à la grande majorité des critiques qui y ont vu une addition très postérieure. Cet épisode n'appartient pas à la tradition, qui n'en a aucune

(1) Cf. Kittel, *loc. laud.*, page 33. C'est aussi l'avis de Kuenen.

(2) Cf. Kittel, *loc. laud.*, page 32.

connaissance. Nous ne voyons en effet nulle part dans les récits subséquents une allusion quelconque à ce fait de l'onction. Et pourtant, c'est là un fait tellement important, surtout au point de vue du judaïsme postérieur, que si le récit avait quelque fondement historique, nous le retrouverions plus tard.

Du reste, il n'a pas du tout le caractère des morceaux authentiques. Il suffit pour s'en convaincre de se rendre compte du rôle que Samuel y joue. Il est ici le représentant de Dieu, et comme tel il fait et défait les rois. C'est le prophète qui se sent au-dessus de la royauté parce qu'il est l'envoyé de Jahveh. Ce Samuel-là, c'est celui du ch. IX qui avait déjà oint Saül sur l'ordre de l'Eternel, celui du chap. X qui convoque tout Israël à Mitspa; et plus haut c'est le même Samuel qui ne voudrait pas que les Israélites se donnassent un roi, parce qu'il estime que leur seul roi c'est l'Eternel qui a pour représentant, lui Samuel; c'est le même qui avertit ses compatriotes de tous les maux que va amener le changement de régime et qui donne la loi de la royauté. Or cette notion de Samuel prophète et chef d'Israël est très récente, et n'a rien de commun avec le Samuel, voyant et devin qui est le Samuel historique. Cette notion du prophétisme mis au-dessus de la royauté, n'a pu naître en Israël que lorsque la royauté n'existait plus, et que le prophétisme était tout-puissant, c'est-à-dire pendant ou après l'exil. Cette loi de royauté vient du Deutéronome ce qui confirme notre opinion. Que Samuel ait contribué à l'établissement de la royauté, nous le pensons. Mais loin

d'y faire obstacle, il y a aidé de tout son pouvoir, et il s'est montré grand surtout en comprenant que l'établissement d'un gouvernement fort était nécessaire au salut de la nation. Avec MM. Budde, Kittel, Wellhausen, Stade, nous tenons pour anti-historique le rôle attribué à Samuel dans certains chapitres. Samuel n'est en réalité dans ces morceaux qu'une incarnation rétrospective du prophétisme plus récent et de la prêtrise. Mais notre récit, tout en ayant de grandes affinités avec les récits antérieurs sur Samuel, ne vient pas de la même source. C'est une addition encore plus récente, une copie maladroite. C'est tout d'abord l'introduction qui ne se rattache pas du tout au chapitre précédent, malgré l'évidente intention de l'auteur. Au v. XV, 35 (1) on nous dit que Samuel ne vit plus Saül, car il pleurerait sur Saül ; donc il le pleura jusqu'à sa mort. Puis au XVI, 1 l'Eternel dit à Samuel : « Quand cesseras-tu de pleurer sur Saül » et il lui ordonne d'oindre David comme roi, ce qui doit faire cesser les pleurs de Samuel. Il y a là un indice, qui nous montre que les deux chapitres, quoique de même tendance, ne sont pas de la même source.

(1) Nous prenons ici le chap. XV tel que le texte nous le donne. Il s'agit maintenant de montrer que le rédacteur, très postérieur qui avait le ch. XV n'a pas su *relier les deux faits*, d'abord le rejet de Saül, puis l'onction de David. Nous ne discutons pas la valeur de ce chapitre qui ne rentre pas dans notre étude. Toutefois disons que pour nous, il n'est pas primitif. La principale raison est dans les v. 22-24.

Il est certain que bien loin d'avoir été oint par Samuel, David n'a pas eu du tout de rapports avec Samuel. Ces rapports ne s'expliqueraient pas entre un voyant du Nord et un judaïste. Ils tombent avec la conception d'un Samuel faiseur de rois et conspirant contre Saül.

Un autre indice c'est le changement dans le caractère de Samuel. Le prophète qui vient de dénoncer courageusement et publiquement le péché du roi, tremble maintenant à la seule pensée que ce roi pourrait apprendre ce qu'il va faire. Et il faut que l'Eternel lui donne un prétexte pour sa visite à Isaï, prétexte dont on ne parle plus dès que le véritable but du voyage est atteint.

Il faut remarquer aussi la fin du v. 7 : « L'Eternel regarde au cœur » et non à ce qui frappe l'extérieur. C'est là une des théories des grands prophètes, qu'Israël a mis bien longtemps à accepter. On sait, au contraire, que, comme cela s'était passé pour Saül, la royauté allait toujours au plus fort, au plus brutal peut-être, ou au plus adroit, dans les peuplades orientales à demi sauvages.

Enfin la crainte que manifestent les habitants de Bethléem quand ils voient Samuel ne s'explique que si Samuel était considéré comme l'égal de ces prophètes modernes qui n'avaient à la bouche que des paroles de punition, de vengeance, et non un simple voyant, même de grande réputation.

Quant à la langue, c'est tout à fait celle des morceaux deutéronomiques. Nous avons donc à faire ici à une addition deutéronomique mais due au dernier rédacteur. Pourquoi cette addition ? Pour deux raisons : la première c'est que le rédacteur, qui voyait au ch. XV Saül rejeté comme roi par Dieu, trouvait étrange que pourtant Saül restât toujours roi. Alors le récit de l'onction devait combler cette lacune en substituant au roi de fait, un roi théorique, le seul vrai

aux yeux du rédacteur, puisque c'était l'élu de Dieu; la seconde raison c'est que le rédacteur, a voulu faire une place à Jahveh dans l'élévation de David au trône. Il ne voyait nulle part la main de Dieu dans l'histoire du grand roi, et pourtant si Dieu avait dû intervenir quelque part, c'était bien au sujet d'un roi qu'il favorisa tant plus tard. De plus sans cette onction par Samuel, David était sur le pied d'une grande infériorité vis-à-vis de Saül, qui, lui, avait été oint. Si Saül était l'élu de Dieu, il fallait que David le fût aussi. De là notre récit, inventé de toutes pièces (1). C'est un calque grossier de l'onction de Saül aux chap. IX et X. Il n'y a pas jusqu'à la circonstance du sacrifice qui ne se retrouve dans les deux. Toutes deux se font en secret.

Une question qui se pose ici est de savoir à quel récit l'auteur a voulu rattacher notre épisode; est-ce au récit de XVI, 14-23 ou au récit de Goliath? La plupart des critiques penchent pour ce dernier parti. Et en effet il y a entre les deux morceaux de très grandes analogies. De langue : Cf. XVI, 12 à XVII, 42; d'esprit, la tendance religieuse est très prononcée chez tous les deux, bien qu'évidemment plus récente chez le premier; le personnage de David y est le même, c'est un enfant et un pâtre (1). Mais ces analogies s'expliquent facilement par le fait que l'auteur de XVI connaissait le ch. XVII et s'en est servi. Il est conçu dans le même esprit. Mais nous ne croyons pas que l'auteur de XVI, 1-13 ait songé à XVII en écrivant sa légende. Il a voulu

(1) Voyez Budde, *loc. laud.*, p. 216. Kittel, *loc. laud.*, p. 36. Stade, p. 230. Bleek, *Einleitung*, p. 216.

au contraire compléter le récit de XVI, 14-23. Ce qui nous le montre c'est la place des deux morceaux l'un à la suite de l'autre, dans le texte. On peut objecter la différence de style des expressions, mais l'auteur a justement voulu suppléer à ce qui manquait à cet égard et à son point de vue au récit historique; la différence dans le personnage de David; mais il y a place entre les deux récits pour un intervalle de plusieurs années pendant lesquelles l'enfant David est devenu le guerrier renommé. Le récit XVI, 14-23 manquait totalement de couleur religieuse, et l'auteur de XVI, 1-13 a voulu lui en donner une. Il y a du reste des divergences profondes entre XVI, 1-13 et le récit de Goliath, telles qu'on ne peut pas les réunir. On ne comprendrait pas comment les frères de David qui ont assisté à son onction par Samuel, le méprisent tant, lorsqu'il veut manifester la puissance divine qu'a mise en lui cette onction (1).

Enfin nous avons vu la grande analogie qui existe entre les récits de l'onction de Saül et celle de David. On peut la pousser plus loin encore. Après avoir oint Saül, Samuel lui dit de profiter de l'occasion qui lui sera offerte de manifester sa nouvelle dignité (2). Ne peut-on pas supposer que pour l'auteur de XVI, 1-13 il en a été de même pour David, et que pour cet auteur l'occasion c'est la mélancolie de Saül, envoyée par Dieu, pour permettre à David de venir à la cour comme joueur de harpe. Et cette introduc-

(1) Cf. XVII 28 à 30 à XVI 1-13.

(2) V. 1 Samuel X, particulièrement le v. 7.

tion à la cour était le premier pas vers les hautes destinées que Samuel avait promises au jeune Béthléémite.

Toutes ces présomptions nous font voir dans l'onction de David une addition complémentaire du récit XVI, 14-23 (1).

En résumé, dans ces premiers chapitres, nous avons trouvé un récit historique, authentique, que nous avons attribué à une source N. A côté de cela une tradition légendaire à rejeter venant d'une source S. Ces deux récits fondamentaux ont été réunis par un rédacteur dentéronomique qui a, mais en vain, essayé de les faire concorder (2), après quoi est venu un dernier rédacteur, au temps de l'exil probablement, qui mécontent du premier des récits, l'a corrigé en y ajoutant un récit sans aucun fondement.

Telle est la structure que nous avons pu découvrir dans la première section de notre étude.

(1) Il faut remarquer de plus que dans la suite des récits c'est Saül seul qui est considéré comme l'oint de Jahveh. David lui-même reconnaît cette qualité. Voir XXIV, XXVI et II Sam., I.

(2) Il est probable qu'il n'y a pas eu qu'un rédacteur avant le dernier. Les récits actuels ont été remaniés maintes et maintes fois sans doute, comme le montrent les nombreuses corrections qu'on y remarque et c'est par abstraction, que nous réunissons tous ces rédacteurs anonymes sous le nom d'un seul.

CHAPITRE II

Mariage de David. Jalousie de Saül

XVIII,5 à XXI

Ici nous n'avons plus à faire à deux récits parallèles simplement. Dans notre section il y a au moins 5 récits différents, que nous allons examiner.

Tout d'abord XVIII,6-9, où nous trouvons une première manifestation de la jalousie de Saül, Les LXX suppriment et avec raison la première partie du v. 6 et si l'on accepte qu'au lieu du récit de Goliath il devait y avoir des détails plus historiques sur le rôle de David dans les guerres philistines, on s'explique le dépit de Saül devant les acclamations des femmes. Dans tous les cas, le David qu'on acclame n'est pas l'enfant qui vient de tuer Goliath, mais le guerrier déjà renommé (1). Quant au chant des femmes, il a pris la forme d'un proverbe, et comme tel il remonte peut-être jusqu'au temps de Saül et de David. Ce morceau qui a tout à fait le caractère de l'authenticité, nous le rangeons dans la série N. Il n'y a pas méconnaissance en effet du caractère de Saül. L'espèce de mélancolie malade qui s'était emparé de lui le prédisposait à la méfiance.

(1) V. Budde, I, *loc. laud.*, p. 218 et 219 ; Kittel, *loc. laud.*, p. 35 ; Stade, *loc. laud.*, p. 231 ; Bleek, *Einleitung*, p. 248.

Puis vient la fin du chapitre XVIII 9-29. Nous trouvons ici une divergence profonde entre les LXX et le texte massorétique (1). Outre la première partie du v. 6, il manque aux LXX la première partie du v. 8, les v. 9, 10, 11, 12 b, 17, 18, 19, 21 a^b (remplacé par : Et la main des Philistins était contre Saül), 21 b, fin 26, fin 29, c'est-à-dire que les LXX suppriment l'attentat de Saül contre David et le mariage promis à David avec Mérah, mariage que le roi ne fit pas faire. Quel est le texte primitif? Remarquons tout d'abord que le récit des LXX forme un tout bien homogène bien qu'il y ait encore quelques traces de remaniement (2).

Cet ensemble a tout à fait le cachet historique, il se relie parfaitement à ce qui précède. Le mariage de Michal avec David est du reste un fait historique et la condition imposée par Saül, les 100 prépuces de Philistins, convient bien à la fois au temps et aux personnages dont il s'agit.

Il n'en est pas de même dans le texte massorétique. L'attentat de Saül n'est pas du tout à sa place ici. Il n'est pas justifié, pas amené, et il contredit à toute la suite. On ne comprend plus que Saül donne sa fille à celui qu'il a essayé de tuer. Autant le prétexte d'un commandement donné à David pour l'éloigner est plausible et historique,

(1) V. Stade, *loc. laud.*, pages 37, 38, 39, 40; Wellhausen : *Text des B. Samuelis*, p. 10 et suiv. Bleek, *Eimleitung*, p. 218. Budde voit ici à tort une correction harmonistique de la part des LXX.

(2) Par exemple au v. 21, la recension massorétique est la bonne.

autant cet épisode de l'attentat est incompréhensible. C'est un emprunt anticipé au ch. XIX, 9-10.

Quant au mariage de David avec Mèrab il n'a aucun fondement historique. Dans le texte, il n'a aucun rapport avec ce qui précède. Saül fait le don de Mèrab à David pour que celui-ci le serve bien, mais c'est ce qu'il avait fait jusqu'alors et ce mariage devait être plutôt une récompense qu'une condition.

Il est en pleine contradiction avec ce qui suit. Car si David au v. 23 décline l'honneur d'être gendre du roi parce qu'il se trouve trop petit, trop humble, c'est qu'il n'a aucune connaissance d'une offre de mariage avec Mèrab que lui a faite Saül. De plus, il faut remarquer que l'offense faite à David par Saül en mariant Mèrab à un autre, après la lui avoir promise, était telle que David eût dû s'en aller de la cour. De plus, il est étonnant que voulant donner Michal à David, Saül lui fasse faire des ouvertures par des tiers, tandis qu'il s'est adressé directement à lui quand il s'agissait de Mèrab.

Donc, nous pensons que le texte des LXX est ici le texte fondamental et c'est chez lui que nous trouvons le récit historique, appartenant à la série N.

Quant au surplus du texte massorétique, on a supposé, et avec raison, qu'on avait inventé ce mariage avec Mèrab pour que la promesse faite par Saül au vainqueur de Goliath fût accomplie. Notre surplus appartiendrait donc à la série S mais serait tout à fait postérieur, la tradition populaire se souciant peu de la logique et n'en étant

pas à laisser non accomplie une promesse même de roi.

Aux chapitres XIX et XX nous avons trois récits de la manière dont David s'aperçoit de l'inimitié de Saül, ce qui le détermine à fuir.

Un premier récit est constitué par les v. 1 à 8 du chap. XIX. Ce récit nous paraît suspect à cause de la connaissance qu'il trahit du récit de Goliath, auquel il fait allusion (1). De plus il y a une grande analogie entre ce récit et celui du chap. XX : dans les deux, Jonathan joue le rôle de conciliateur, heureux dans un cas, malheureux dans l'autre. Mais il faut remarquer que, dans la suite, ni Saül, ni Jonathan, ni David ne savent rien de cette prétendue réconciliation. C'est donc une forme indépendante du récit de la rupture entre Saül et David.

Peut-être est-ce une copie du récit du ch. XX, mise là par le rédacteur, qui sentait que le récit du ch. XX aurait dû venir avant la mention de la fuite de David au v. 10. Il est intéressant de remarquer à ce propos que dans l'un comme dans l'autre la promenade dans les champs joue un rôle. Quant aux termes, l'expression *alyéhétah* « ne pas pécher » est assez postérieure. L'historicité semble assez compromise par l'étrangeté du manège de Jonathan à l'égard de David. Il va se promener avec son père dans l'endroit où David est caché (2). C'est, semble-t-il, pour lui

(1) Samuel XIX, 5. V. Budde, *loc. laud.*, p. 221. Stade, *loc. laud.*, p. 238.

(2) Rapprocher les v. 5, 19, 24 du ch. XX de XIX, 2. Le v. 19 est évidemment une glose,

permettre d'écouter ce qui va se dire. Mais au v. 7, Jonathan agit comme si David avait été bien loin.

Donc, nous rejetons ce récit, qui doit avoir le rédacteur pour auteur.

Il en est tout autrement des v. 8, 9 et 10, qui offrent tout à fait les caractéristiques d'un récit historique (1). Ils se relient naturellement à XVIII, 30 et de l'autre côté à XXI, qui, nous le verrons, renferme le récit historique. La brièveté, la concision du récit sont une présomption en sa faveur. Le fait en lui-même s'explique très bien, d'un côté par la maladie de Saül et de l'autre par les succès de David qui excitent la méfiance du roi. Peut-être craignait-il, et les événements lui donnèrent raison, qu'un jour ce guerrier devenu son gendre, c'est-à-dire prétendant éventuel au trône, n'enlevât la royauté à sa famille. Méconnaissant les services rendus, il voulut se débarrasser de celui qui l'inquiétait, en le tuant. Et ce procédé direct paraît mieux convenir au temps que le procédé des v. 1-7 où Saül tient conseil pour savoir s'il fera disparaître David ou s'il le tuera. Nous l'attribuons à la tradition N. Le troisième récit, celui du chap. XX, est conçu dans un tout autre esprit.

Mais le fonds est le même. Il ne peut y avoir aucun rapport entre XIX, 8-10 et le chap. XX. Dans l'un comme dans l'autre, la lance joue un rôle capital; c'est, en la lançant sur David ou sur Jonathan, que Saül dévoile

(1) Ce n'est pas l'avis de Kittel qui y voit un pendant de XVIII, 10, qui est pour lui historique. Voir Kittel, p. 36.

complètement ses sentiments à l'égard de son gendre. Le ch. XX, v. 1, semble indiquer que David soupçonne déjà les intentions de Saül, mais cela ne peut se rapporter ni au récit XIX, 1-7, car il n'a plus d'après ce récit à avoir aucune inquiétude, ni surtout à XIX, 8-10, car, dans ce cas, Jonathan ne pourrait pas essayer de dissuader David de ses craintes. Nous avons bien ici un récit indépendant, formant un tout.

La première partie du v. 1 est une addition postérieure du rédacteur, comme nous le verrons plus loin.

Il y a un manque de précision dans la chronologie. La veille de la nouvelle lune, David fait part de ses craintes à Jonathan. Ils conviennent de la conduite à tenir. David, le lendemain, se cache « dans les champs » et ne paraît point à table. Le second jour de même et ce n'est que le matin du troisième jour que Jonathan rend compte à David de ce qui est arrivé.

Il y a là évidemment une erreur de calcul, car voyant le danger pressant auquel David était exposé, Jonathan avait dû l'avertir aussitôt.

La fin du récit est tout à fait absurde. On ne voit pas pourquoi les deux amis emploient un stratagème aussi compliqué pour se parler. On comprendrait, jusqu'à un certain point, que Jonathan, qui s'est exposé au courroux de son père en prenant la défense de David, emploie cette ruse : il ne veut pas aller trouver David qu'il ferait découvrir par les gens que le roi avait dû envoyer à sa poursuite. Mais on voit ensuite qu'ils peuvent s'entretenir

et pleurer ensemble tout à leur aise, en public, puisque le jeune garçon qui a ramassé les flèches n'est pas parti sans doute. Alors à quoi bon employer la ruse. Il y a là une contradiction irréductible, en plus de la singularité du moyen choisi pour faire connaître à David ce que Saül est pour lui. On est surpris de plus du langage de Jonathan à David (v. 13-17). Il semble que la suite des événements entre pour beaucoup dans leur composition, et Jonathan, le futur roi, parle comme s'il prévoyait qu'un jour David remplacerait Saül sur le trône. Il lui demande sa protection pour lui et pour sa maison. Cette mention de la possibilité de sa mort dans la bouche de Jonathan est tout à fait caractéristique, elle se rapporte merveilleusement à l'histoire qui suivit.

Donc, nous ne pouvons pas admettre tel quel ce récit. Il est en contradiction, et il fait double emploi avec le récit historique, et de plus on y reconnaît les traces de remaniement postérieur. Il a une couleur religieuse prononcée, mais de bon aloi (1). Il y a des embellissements, un luxe de détails précis qui dénotent le caractère légendaire. L'amitié de Jonathan et de David, attestée par tous les documents que nous avons conservés, était, on le comprend sans peine, un thème favori des conteurs hébreux, de qui nous vient notre récit. Nous l'attribuons donc à S. Mais il faut en retenir ce fait qui paraît incontestable, que

(1) On ne remarque pas en effet de tendance deutéronomique et l'on ne peut pas trouver dans cette couleur religieuse un argument pour la postériorité du récit.

Jonathan essaya d'intervenir en faveur de David et cela sans succès (1).

C'est encore à la tradition S et à l'imagination populaire que nous devons le récit de Michal sauvant par ruse son mari David. On s'aperçoit de suite de l'invraisemblance de ce récit. David, à qui Saül vient de prouver clairement sa haine, au lieu de fuir au loin, s'en va tranquillement chez lui. On ne reconnaît pas là le David avisé et prudent des anciens récits, Mais cette légende anecdotique doit être assez ancienne, puisqu'on y parle sans desavantage des *téraphim* (2). Il est vrai que ceux-ci ne disparurent que lentement en Israël.

Nous avons enfin à examiner les v. XIX, 18-24, la fuite de David près de Samuel. Dans le texte, le récit se relie à ce qui précède par le v. 18. Mais est-ce bien ainsi dans la vérité historique ? Nous avons déjà vu le peu de valeur de la première rencontre de David et de Samuel. Or notre récit est la suite logique du récit de l'onction au ch. XVI. Tout ce que nous avons dit du personnage de Samuel, du rôle que l'auteur lui fait jouer, pourrait être répété ici. Le seul changement c'est que de plus, Samuel est à la tête d'une école de prophètes.

(1) Dans le récit, il y a un fonds historique incontestable que nous font soupçonner les détails très précieux comme la mention de la fête de la nouvelle lune, le sacrifice annuel. Voir Wellhausen, *Prolegomena*, p. 278.

(2) *Téraphim*, statuettes plus ou moins grandes représentant la divinité. On peut les comparer aux dieux lares des Latins. Elles étaient placées à l'intérieur des maisons qu'elles protégeaient. Le sentiment d'idolâtrie qu'elles entretenaient les fit attaquer par les prophètes qui eurent beaucoup de peine à faire disparaître cette habitude populaire.

Le récit est en contradiction avec le ch. XV, où l'on nous dit que Samuel est mort sans avoir revu Saül. Il est en contradiction avec l'histoire, puisqu'il fait fuir David dans la direction du Nord, c'est-à-dire dans une contrée qui n'est pas la sienne, qui lui est hostile, où il ne trouvera que la protection précaire d'un vieux voyant brouillé lui-même avec le roi dont il a peur (1).

Ce récit, qui par l'esprit, par la langue est tout à fait le pendant du récit XVI, 1-13 est visiblement comme lui une addition tout à fait postérieure. On peut même décomposer ce récit et voir comment son auteur l'a fabriqué. Il a voulu donner une suite à ce qu'il avait déjà raconté des rapports de Samuel et de David, c'est pourquoi il fait fuir ce dernier à Rama. Mais comment Samuel pouvait-il protéger David contre Saül ?

Il n'a pas de défenseurs armés, alors il se sert de l'esprit de Dieu qui saisit les sbires de Saül. Ceci fait songer à Elie ou Elisée faisant descendre le feu du ciel sur ceux qui voudraient les attaquer (2). Saül lui-même qui vient est pris de la même maladie que les autres et se ridiculise aux yeux de David et de Samuel. Encore ici l'auteur est dans son rôle, puisque nous avons vu qu'étant judaïte il cherche à exalter David en en faisant le protégé des prophètes et des prêtres et à rabaisser d'autant Saül. Cette scène de Saül dansant et prophétisant, l'auteur l'a prise, pour en faire une caricature, dans la tradition

(1) V. I Samuel, XVI, 1-13.

(2) Le ch. II, Rois I est très caractéristique à ce sujet.

antérieure qui nous est rapportée au ch. X. La connaissance des faits racontés dans ce chapitre se trahit ici par le rappel du proverbe. « Saül est-il aussi parmi les prophètes ? » qui du moins au ch. X avait une plus digne explication.

Donc nous rejetons complètement ce récit, auquel se joint la première partie du v. 1 du ch. XX. Cette phrase est absurde, car on ne voit pas comment David peut revenir à Guibea de Benjamin et ne pas savoir le sort qui l'attend, quand le roi doit être humilié et furieux de sa déconvenue à Najoth.

En résumé, dans cette deuxième section, on retrouve les mêmes éléments que dans la première : un court récit historique et des traditions diverses, légendaires, anecdotiques, ou inventées de toutes pièces par le rédacteur (1)

(1) L'attribution que nous avons faite des différents récits aux deux traditions N et S n'a pas de portée précise et ne vaut que d'une façon très générale.

CHAPITRE III

David en fuite. Sa vie de chef de bande

XXI à XXVII

Le premier récit que nous trouvons raconte le passage de David fugitif à Nob, près du prêtre Achimélek. Le fait principal, la fuite de David vers Nob semble historique, car Nob se trouvait sur le chemin que devait prendre David pour aller dans sa patrie, en Juda. Le v. 2 du reste se rattache fort bien à XIX, 10. David arrive seul près d'Achimélek; il a faim, il est sans arme, c'est qu'il a été forcé de s'enfuir précipitamment, pendant la nuit. Le prétexte qu'il donne de sa situation au prêtre est tout à fait valable. Ce dernier devait comprendre facilement que David, gendre du roi et son favori, eût été chargé d'une mission secrète très importante qui l'avait éloigné de la cour sans lui donner le temps de se préparer. Il y a là un fonds historique incontestable, et on comprend que certains critiques (1), aient, sans plus, admis tout le récit comme authentique.

Nous admettons aussi le fonds, le passage de David à Nob, l'aide que lui donne inconsciemment peut-être, le prêtre Achimélek. Et si nous relions ce récit avec le ch. XXII, 6-23, nous admettons aussi la vengeance que tira Saül de la mai-

(1) Voir Budde, *Die Bücher Richter und Samuel*, p. 225.

son des Hélides en les massacrant presque tous. Mais nous ne pouvons admettre le récit tel qu'il nous est parvenu. Avec M. Stade nous dirons que la tradition avait conservé le souvenir de faits se rattachant à la rupture entre Saül et David, mais les détails avaient disparu et ce sont ces détails que l'auteur a voulu reconstituer et que nous ne pouvons admettre. Ce qui nous donne à penser, c'est d'abord la préoccupation de pureté légale aux v. 4 et 5, préoccupation qui est bien anticipée et dont d'ailleurs David a l'air de se peu soucier pour lui-même.

C'est le v. 7 qui interrompt l'action sans aucune raison. M. Wellhausen (1) a eu raison d'y voir un emprunt au ch. XXII, 9 où Dæg nous est présenté comme n'étant pas encore connu. L'auteur veut, dans ce verset, préparer la dénonciation de Dæg et la rendre plus importante puisqu'il a été témoin oculaire de ce qu'il raconte.

Enfin, les v. 8 et 9 rappellent l'histoire de Goliath et doivent avoir le même sort qu'elle. Il n'est pas besoin de faire remarquer que le sanctuaire de Nob n'est pas désigné comme ayant reçu l'épée de Goliath en offrande. David la met dans sa tente et non pas dans un sanctuaire (2). De plus, si rapide qu'ait été la fuite de David, il est peu probable qu'il n'ait pas emporté une épée. Un guerrier comme lui devait être toujours armé, surtout depuis qu'il soupçonnait les mauvais sentiments de Saül à son égard.

(1) Wellhausen, *Prolegomena*, p. 277 ; Bleek, *Einleitung*, p. 219.

(2) Wellhausen ne retranche que v. 7 et 9. Mais il semble bien que le v. 8 n'a de raison d'être que pour amener le v. 9.

Si nous passons à la suite du ch. XXII nous retrouvons les mêmes phénomènes.

Le v. 10 qui parle de Goliath doit être mis sur le même pied que XXI, 9.

Les v. 17 et 18 sont douteux à cause de la répugnance que marquent les coureurs du roi à tuer des « prêtres de l'Eternel ». Le massacre est fait par Doeg, qui n'est pas Israélite, mais Edomite, et qui, par conséquent, n'a pas les mêmes raisons que les coureurs pour refuser. C'est là un sentiment très postérieur, étant donné ce qu'étaient les prêtres du temps de Saül et de David, de simples fonctionnaires, qui consultaient l'Ephod pour leur maître. Le caractère sacré ne s'était pas encore attaché à eux et les prêtres du temps de Saül valaient le prêtre dont parle le livre des Juges (1) et les sicaires du roi n'eurent aucun scrupule de les massacrer. Ces scrupules, du reste, ils ne les mirent pas en avant quand ils'agit de frapper du tranchant de l'épée Nob, « ville sacerdotale (2) ».

Il faut signaler ici les différences du texte massorétique et du texte des LXX. Au lieu de 85 prêtres massacrés, les LXX n'en ont que 35, chiffre qui paraît plus véridique attendu que Nob ne semble pas avoir été un sanctuaire si important.

Quant à la fuite d'Abiathar, fils d'Achimélek, près de Da-

(1) V. Juges, XVII.

(2) Cf. XXII, 19 à XV, 3. Peut être l'auteur du récit du massacre de Nob a-t-il voulu, en employant les mêmes termes, blâmer la conduite de Saül qui ne veut pas massacrer la ville ennemie que Dieu lui demande et qui fait périr injustement une ville sacerdotale.

vid, elle est historique, car nous le retrouvons pendant tout le règne de David. Ce n'est que sous Salomon qu'il est mis à l'écart, parce qu'il a participé à la rébellion d'Adonija. Il semble qu'il y ait eu confusion plus tard entre les noms des différents prêtres. Car au ch. 2 Samuel VIII, 17, nous voyons comme prêtres Tsadok, fils d'Achitub, lequel était le père d'Achimélek, le prêtre massacré, et un Achimélek, fils d'Abiathar. Mais il faut retenir le fait fondamental qu'un prêtre de la maison des Hélides passa au service de David après que sa maison eût été exterminée par Saül.

M. Budde voit dans le récit XXI, 2-10 et XXII deux versions du même fait (1), venant de deux sources différentes. Il s'appuie pour émettre cette hypothèse sur le v. 9 du ch. XXII où Dægn'est pas supposé connu, de plus au ch. XXI on ne parle pas de l'oracle que Achimélek aurait tiré pour David et qui au ch. XXII est un fait capital ; enfin au ch. XXII, il ne s'agit pas de pain consacré donné à David. Mais il semble que cette hypothèse soit parfaitement inutile. Le v. 7 du ch. XXI peut avoir été ajouté par le rédacteur, trouvant nécessaire de préparer le récit de XXII ; le pain consacré peut être de même un embellissement du rédacteur, qui voulait montrer que pour David on passait par dessus les coutumes les plus sacrées ; Du reste les récits concordent très bien et le deuxième est le complément nécessaire du premier. Dans l'hypothèse de M. Budde, il faudrait supposer une conclusion perdue du récit de XXI concernant l'ex-

(1) V. Budde, *loc. laud.*, p. 226.

termination des prêtres de Nob. L'épée de Goliath joue le même rôle dans les deux récits. Pour nous, c'est le même récit se continuant les deux chapitres et nous en conservons le fonds, que nous attribuons à la tradition S, à cause du jour peu favorable sous lequel Saül est représenté (1). Pour les détails, ils sont dus en grande partie au rédacteur.

Entre les deux parties du récit des rapports de David avec les prêtres de Nob, nous avons un récit de la fuite de David chez Akish, roi de Gath (XXI, 10-16). Presque tous les critiques le rejettent. Il contredit en effet la suite les événements, car lorsque David devient vassal d'Akish, on ne sait rien d'un premier séjour chez lui, et même les rapports amicaux qui existent entre David et Akish ne peuvent laisser subsister cet épisode grotesque. La demande des serviteurs d'Akish qui prennent David pour le roi d'Israël, laisserait supposer qu'il s'est passé quelque chose motivant cette demande. Et ce quelque chose ce ne peut être que l'onction de David comme roi. La première demande des serviteurs contredit du reste la seconde. S'ils sont si bien informés qu'ils savent ce qu'on chantait pour Saül et pour David, comment ignorent-ils lequel des deux est le roi. La simulation de la folie, avec ses manifestations dégoûtantes ne convient guère au caractère de David (2). Fuir chez l'ennemi héréditaire d'Israël était une démarche trop dangereuse pour qu'il la fit au début de sa fuite. Ce n'est que plus tard

(1) Du reste ce ne peut être que par une tradition conservée à Nob même que nous connaissons ces faits et Nob est dans le Sud.

(2) Cet épisode a au moins le mérite de nous apprendre que déjà de ce temps les rois avaient des bouffons à leur service.

et absolument forcé qu'il s'y résolut. Aussi rejetons-nous ce récit comme postérieur (1) et nous le mettons sur le même pied que XIX, 18-24, la fuite près de Samuel, en l'attribuant au rédacteur (2).

Les v. 1 et 2 du chap. XXII constituent le récit historique.

Dans les v. 3, 4 et 5, quelques critiques voient une addition postérieure. Pourtant le récit porte tout à fait le cachet de l'histoire, et le fait n'a rien d'extraordinaire, étant données les relations étroites de race et d'amitié qui existaient entre Israël et Moab, relations dont le livre de Ruth nous montre un exemple.

Pourtant le v. 5 semble bien être une glose, destinée à justifier le retour de David en Juda. Quel est ce prophète Gad, qui avertit David, on ne le sait pas. On pouvait croire à un séjour de David en Moab, et on fait intervenir un prophète pour l'en faire sortir. Il vient du rédacteur comme le récit du séjour chez Akish (3).

Le chap. XXIII nous raconte un essai de David de s'établir à Keila qu'il a délivrée de la main des Philistins (XXIII 1-13) essai qu'il abandonne quand il s'aperçoit qu'il n'est pas assez fort pour résister à un siège de Saül. Ce récit a tout à fait le caractère historique. On peut y remarquer, et c'est une preuve d'historicité, le rôle que joue la consultation de l'éphod par lequel David fait de sa volonté une volonté

(1) V. Budde, p. 225 ; Stade, p. 240 ; Bleek, p. 219 ; Kittel, p. 37.

(2) V. Budde, p. 225.

(3) V. Budde, p. 227.

divine. Cela suppose le prêtre entièrement à la merci de David et plus tard on n'aurait pas admis ainsi que David jouât la comédie avec le nom de Dieu. Dès ce moment nous rencontrons des récits anecdotiques. De l'ensemble des chapitres XXV à XXVII il faut retenir ceci, que David erre à la tête d'une bande dans le Sud de Juda. Il se déplace sans cesse, va partout, et là où il passe, il laisse des souvenirs que les traditions locales nous ont rapportés. C'est à ce point de vue qu'il faut examiner les récits qui suivent.

Dans les v. 13 et 14 nous remarquons une exagération du chiffre d'hommes qui sont avec David. Au ch. XXII, 2, il n'a que 400 compagnons, ici il en a 600.

Il faut rejeter absolument les v. 15 à 19 qui sont en corrélation étroite non seulement avec l'onction de David, mais avec ch. XX. Outre l'invraisemblance de cette entrevue entre David et Jonathan, quand le premier est poursuivi, les paroles prêtées à Jonathan sont absurdes. Comment, lui, héritier présomptif de la couronne peut-il faire abandon de son trône en faveur du fugitif ? C'est là une légende postérieure, venant de la même source que le chap. XX (1).

Les v. 19-28 ont paru suspects à plusieurs. Dans le texte actuel, en effet, ils ne semblent pas primitifs. La conduite de Saül est étrange. Il poursuit David et pourtant c'est chez lui que les Ziphéens viennent le trouver. Et au lieu de se mettre en marche de suite, il leur demande un supplément de renseignements. Il semble ne pas connaître David. Il en

(1) V. Budde, p. 229; Stade, p. 246; Kittel, p. 38; Bleek, p. 220,

parle par oui-dire (1). Puis quand il s'est mis en marche, et que ses gens entourent David, il s'en retourne pour aller chasser les Philistins, quand un peu d'attente lui aurait livré son ennemi et épargné bien des démarches postérieures. Tout ce morceau semble avoir pour but de donner l'explication étymologique d'un nom de lieu Sela-Hammach-lekoth, qui signifie rocher des séparations.

Le chap. XXV nous offre un exemple de légende locale frappant. Une caverne du désert d'En Gueddi avait eu la visite de David, d'après la tradition. C'est alors que s'est formée autour du nom de cette caverne la belle légende de David épargnant Saül. Nous rejetons ce récit à cause de son caractère postérieur. Outre l'in vraisemblance du fait, car on ne voit pas bien une caverne pouvant contenir 600 hommes sans qu'on s'en aperçût, et Saül eût été bien imprudent de s'aventurer seul ainsi dans des lieux inconnus et qui pouvaient cacher des ennemis, on remarque dans le récit une tendance religieuse prononcée, et même legaliste, aux v. 7, 11, 13, 16, 18, 19, 20. Ce récit contredit absolument ce qui suit, car on ne parle pas d'ailleurs d'une réconciliation entre David et Saül qui restèrent ennemis acharnés jusqu'à la mort du dernier. Les v. 21, 22 et 23 suffiraient amplement pour faire rejeter tout cet épisode. Les paroles de Saül prédisant lui aussi la royauté à David sont une absurdité dans sa bouche plus encore que dans celle de Jonathan, et on ne comprend pas comment Saül qui pourrait en cet

(1) V. XXIII, 22.

instant se débarrasser de son ennemi, ne le fait pas. Peut-être est-ce la contagion de la générosité qui le gagne.

Tout ce que nous venons de dire s'applique également au récit du ch. XXVI qui raconte le même fait, en changeant seulement le nom de lieu et les circonstances dans lesquelles la grandeur d'âme de David se manifeste. Mais il y a identité jusque dans les termes, l'esprit est le même, bien que le deuxième récit ne fasse pas dire à Saül autant de maladresses (1).

Le caractère légendaire est évident et ces récits ne s'expliquent que par la tendance des habitants de ces contrées à exalter les mérites de David leur compatriote et leur vrai roi. Aussi rejetons-nous complètement ces récits qui sont un frappant exemple de parallélisme. Lequel des deux est le plus ancien ? M. Budde croit que c'est le récit de XXIV qu'il attribue à la source de l'Hexateuque J, tandis qu'il attribue XXVI à E. Les remarques de mots et d'expressions semblent en effet justifier cette hypothèse (2).

Pourtant avec M. Stade nous voyons deux légendes locales racontant le même fait. Dans toutes les histoires et chez tous les peuples ce phénomène se reproduit, que plusieurs endroits se disputent l'honneur d'avoir été les témoins de faits plus ou moins vrais. De même que sept villes en Grèce prétendaient avoir donné le jour à Homère qui n'a peut-être

(1) Cf. XXVI 8 à XXIV 5: 9, 49, 11 à 7, 8: 17-21 à 13-17, 23 à 16; 25 à 20.

Le v. 20 est une indication précieuse pour l'histoire religieuse du peuple juif: David se croyait donc obligé de servir les dieux des pays dans lesquels il se trouvait. Ce fait est très primitif et tout à fait historique.

(2) V. Budde, p. 227, 228, 229.

pas existé, de même ici En Gueddi et Hakila prétendent avoir connu un David et un Saül qui sont de pure fantaisie.

Le rédacteur qui a connu ces deux traditions les a conservées et nous les a transmises et c'est à lui qu'on doit de ne pas les voir réunies. Pour leur donner à toutes deux un peu de vraisemblance, il les a séparées par un récit d'un caractère tout différent, celui du ch. XXV, les rapports de David avec Nabal du Carmel.

Dans ce chapitre le premier verset semble une glose. La mention de la mort de Samuel n'est pas ici à sa place. C'est une reproduction du v. XXVIII, 3. On a vu une addition postérieure dans le v. 44, mais rien ne le prouve. Ce verset concorde au contraire tout à fait avec II Sam., III, 13-15.

Tout le reste du morceau porte le caractère de l'histoire et convient sous tous les rapports au temps et aux personnages. David protégeant les troupeaux de Nabal et demandant son paiement est tout à fait vraisemblable, car c'est ce que font encore aujourd'hui les Touaregs pillards. Une marque d'authenticité, c'est que David est traité par Nabal comme un rebelle et non comme un futur roi, comme un pillard qui ne mérite aucune considération.

Mais on a eu raison de voir un remaniement du rédacteur dans les paroles d'Abigaïl à David. David au v. 28 est considéré comme le champion de l'Eternel, au contraire du v. 10 et 11; au v. 30 il est considéré comme le futur roi d'Israël. Tout cela n'a pu venir que de quelqu'un connaissant la vie postérieure de David (1).

(1) V. Stade, p. 252; Budde, p. 231.

Le v. 43 est tout à fait à sa place après l'annonce du mariage de David avec Abigaïl, mariage qui est un fait historique. L'auteur profite de ce fait qu'il raconte, pour nous apprendre que David avait aussi une autre femme outre Michal.

Donc nous considérons tout le chapitre XXV dans son ensemble comme historique. Ce chapitre est très précieux pour nous renseigner sur la vie que menait David au désert de Juda.

CHAPITRE IV

David, vassal des Philistins. Mort de Saül.

I. Samuel XXVII à II. Samuel I.

Le chapitre XXVII qui nous raconte le passage de David au pays philistin et ses incursions sur les ennemis de Juda a tous les caractères de l'histoire et le récit n'a, semble-t-il, souffert d'aucun remaniement. Le séjour de David chez Akish est un fait historique et il n'y a nul doute que si les Israélites, si fiers de leur roi, avaient pu supprimer cette page de son histoire, ils l'auraient fait. Il est bon de remarquer que dans ce chapitre il n'y a aucune tendance religieuse. Cela tient peut-être à ce qu'à ce point de vue on aurait eu de vilaines choses à dire de David. On peut se demander en effet, si, d'après XXVI, 20, David ayant quitté le territoire israélite, ne s'était pas cru obligé de servir les dieux de son nouveau pays. Ce n'est là toutefois qu'une supposition (1) et l'auteur du récit ne la

(1) Cela n'aurait rien d'extraordinaire, à l'époque de David le dieu d'Israël était encore un dieu tout national, plus puissant que les autres dieux, mais les admettant quand même à côté de lui. Salomon plus tard leur éleva des autels et ce n'est que bien des siècles après David, que grâce aux prophètes, cette croyance disparut.

faisait pas, car plus loin nous verrons que David avait emmené avec lui son prêtre et l'éphod dont il se servait trop pour l'abandonner.

On a vu dans le récit d'un premier séjour de David chez Akish, récit que nous avons rejeté, comme non historique, une tentative de faire disparaître de la tradition le récit historique qui nous occupe. On aurait alors présenté David sous un tout autre aspect. Au lieu du chef d'une petite armée bien aguerrie qui trahit sa patrie en allant offrir ses services à l'ennemi naturel, ce serait un pauvre fugitif, abandonné de tous, et qui vient à la cour d'Akish parcequ'il est sûr que là son maître ne l'atteindra pas. M. Budde après Kuenen estime ainsi que le récit XXI, 11-46 était destiné à remplacer entièrement les ch. XXVII et suivants, et que tous les deux, à la rédaction, sont restés malgré cela l'un à côté de l'autre (1). Cette hypothèse ingénieuse ne semble pas réalisable, car ce serait toute une partie, et la partie qui devait préparer le règne de David, qui serait à supprimer.

Dans le récit, le v. 7 qui donne la durée du séjour de David chez Akish, est à une mauvaise place. Ces indications ne se donnent qu'à la fin et elles devraient être données seulement 2 Samuel II, 3.

MM. Wellhausen et Stade voient une contradiction entre les v. 6 et la fin du v. 9. D'après eux, David habitait Siklag et d'un autre côté c'est de Gath qu'il partait pour ses razzias

(1) V. Budde, p. 235.

puisque au retour il voyait Akish (1). Mais le v. 9 dit : « Il s'en retournait et allait chez Akish » ce qui prouve qu'il n'était pas près de lui. C'est de Siklag qu'il allait à Gath au retour de ses expéditions. Cela se comprend de la part d'un vassal qui sent qu'on peut se défier de lui et qui veut aller rendre compte de toutes ses actions.

Quant au fait de l'extermination de tous les êtres humains qu'il rencontrait, il n'a rien d'extraordinaire en ce temps de barbarie. Il n'étonne que si on voit en David un tout autre personnage que celui qu'il est réellement, si par exemple on tient pour vraies ses générosités vis-à-vis de Saül. Sa religion ne lui interdisait pas de telles choses, au contraire son Dieu les commandait.

Le ch. XXVII est donc à conserver dans son ensemble. Il appartient à la tradition primitive, à N.

Au ch. XXVIII nous voyons la guerre éclater entre Saül et les Philistins.

Les v. 1 et 2 sont la suite directe du chapitre précédent et comme lui appartiennent à l'histoire.

Le v. 3 a tout à fait la physionomie d'une interpolation destinée à préparer le récit qui suit. La mention de la mort de Samuel n'a aucune raison d'être à cette place pas plus qu'au ch XXV, 1, de même que le rappel d'une mesure de Saül prise à l'instigation de Samuel. Ce verset prépare visiblement le récit de la consultation par Saül de la sor-

(1) Voyez Stade, p. 252. Bleek, *Einleitung*, p. 220.

cière d'Endor (1). Il faut remarquer tout d'abord que le v. 4 contredit absolument le v. XXIX, 1. Dans le premier les Philistins campent à Sunem et les Israélites à Guilboa. Dans le second les Philistins se concentrent à Aphek, tandis que les Israélites sont près de la source de Jizréel, Et c'est de ces dernières positions que les Philistins vont à Sunem et les Israélites à Guilboa où ils furent complètement défaits (2). C'est donc après le ch. XXIX que le ch. XXVIII aurait dû se placer.

Mais ce récit n'a rien d'historique, c'est une interpolation dans son entier. Nous en voyons des preuves dans la peur de Saül qui pourtant était brave; de plus, il est bizarre que l'Eternel ne réponde d'aucune manière, les songes ne se commandent pas, mais l'urim (3) devait toujours donner une réponse et les prophètes de même.

Le v. 12 contredit à la fois le v. 11 et les v. 13 et 14. Pourquoi la femme pousse-t-elle un cri quand elle voit Samuel, qu'on lui a justement demandé de faire monter, et pourquoi Saül sait-il seulement que c'est Samuel quand on lui a dit que l'apparition est un vieillard et a un manteau?

Le v. 17 renvoie au ch. XV, 28 et en même temps à l'onction de David. Toutes ces raisons nous font rejeter ce

(1) Comme dans toutes les religions, non encore spiritualisées, l'évocation des morts jouait un grand rôle dans la religion hébraïque. C'est aussi le prophetisme qui l'a fait disparaître.

(2) Voir I Samuel, XXXI, 1.

(3) Quoiqu'on ne sache pas au juste ce qu'étaient l'urim et le tummim on a toutes raisons de supposer que c'était des espèces de dés que le prêtre lançait et dont les signes par leurs combinaisons donnaient la réponse.

récit comme interpolation très postérieure. C'est un supplément à l'histoire de Saül, puisque David qui dans tous les récits est le personnage principal ne joue aucun rôle, et ce supplément ne peut concorder avec l'histoire de Saül qui a fini XIV, 52. C'est l'opinion de Wellhausen (v. Bleek, *Einleitung*, p. 220). M. Budde (p. 232. 233. 234) y voit la main de l'auteur du ch. XIV, et prétend que les v. 17 et 18 sont des interpolations. M. Kittel y voit un fond historique provenant de l'histoire de Saül qui après avoir disparu pour faire place à celle de David, reparaîtrait ici. Il y a du vrai dans toutes ces opinions et nous pensons qu'il faut attribuer au rédacteur tout le morceau. Ce rédacteur qui connaissait tous les documents auxquels le récit fait allusion peut fort bien l'en avoir tiré en les utilisant tous.

Le chapitre XXIX qui se relie parfaitement à XXVIII, 2 et à XXX, 1 est à conserver tout entier. Il faut remarquer que David est pris ici comme un serviteur rebelle du roi Saül et par Akish et par les princes philistins. Le v. 5 qui répète le fameux chant des femmes qu'on retrouve déjà dans le premier séjour chez Akish, ch. XXI, peut être pris comme interpolation pour cette raison (1). Tout est vraisemblable et vrai dans ce récit, à tous les points vue : la méfiance des princes, la confiance d'Akish, les protestations hypocrites de David. C'est du reste l'opinion de tous les critiques (2).

Le chapitre XXX appartient à la tradition N, de

(1) Cf. XXIX, 5 à XXVIII, 6.

(2) Voir Budde, p. 232 ; Stade, p. 255 ; Bleek ; p. 220 ; Kittel, p. 39.

l'avis de tous. On voit l'influence de la rédaction dans la dernière partie du v. 6.

Le v. 25 est visiblement une glose destinée à montrer le rapport du récit avec la loi militaire en vigueur en Israël sur le partage du butin fait en guerre.

Avec le ch. XXXI nous apprenons la défaite et la mort de Saül et de ses fils. Tout le chapitre est incontestablement historique et n'est pas contesté, sauf les v. 11-13.

Pourtant on n'a aucune raison de les contester, tandis qu'ils concordent parfaitement avec 2 Samuel II, 4-7.

Il faut remarquer une divergence entre XXXI,2 et XIV,49 au sujet du nombre des fils de Saül. Dans ce dernier chapitre Saül a quatre fils puisque trois sont tués avec lui : Jonathan, Abinadab, Malkischua et le quatrième Ischbaal, qui est le même que l'Isjahu de XIX 49, est resté à la maison. C'est Abinadab dont il n'avait pas encore été parlé.

On a vu, et avec raison, une interpolation dans le v. 3 b. Il contredit matériellement ce qui suit. Saül blessé grièvement n'aurait guère pu se tuer lui-même.

Au chap. I Samuel, XXXI se relie étroitement le ch. II Samuel I. Nous avons ici un exemple frappant du peu de logique qui a présidé à la division en deux du livre unique du texte hébreu.

Les quatre premiers versets de 2 Sam. I ne peuvent pas en effet se séparer du chap. précédent et ont comme lui tous les caractères de l'historicité.

Les v. 5-17 offrent quelque difficulté. Ils forment un

nouveau récit de la mort de Saül, contredisant le premier, et présentant le fait sous un tout autre aspect, On ne peut pas les réunir, et l'hypothèse faite par MM. Cornill et Klostermann que l'Amalécite aurait fait un récit mensonger n'est guère probable, En effet 2Sam. IV,10 se rapporte bien à 1 Sam. XXXI et 2 Sam. I,4-5 mais pas du tout au reste. David n'a pas de souvenir d'avoir frappé le messager à cause de sa participation à la mort de Saül (1).

La différence fondamentale et qui suffit à montrer l'incompatibilité des deux récits est que dans le premier Saül se donne lui-même la mort et après que son écuyer a refusé de le tuer, et que dans l'autre c'est un Amalécite qui assassine le roi.

Au point de vue de la vraisemblance c'est le premier récit qui l'emporte. Il est tout à fait naturel, tandis qu'on ne comprend pas comment l'Amalécite se trouvait sur la montagne de Guilboa au moment du combat le plus acharné, ni comment il a pu être aperçu de Saül entouré de toutes parts, ni enfin comment l'homme après avoir accompli ce qu'on lui demandait a pu enlever le diadème et le bracelet du roi et repartir sans que les Philistins le voient. Car s'ils l'avaient vu, ils auraient voulu conserver ces trophées précieux.

S'il faut choisir entre les deux récits, nous prenons le premier. M. Budde voit dans 2 Sam. I,5-19 une autre source, analogue à notre S. Il cite la demande et la réponse au

(1) V. Budde, p. 237.

v. 7 et 8 ; à comparer le « môtet ». v. 9 avec 1 Sam. XVIII, 51. Mais il semble qu'on pourrait plutôt admettre que nous avons ici un récit fondamental qui serait la suite de l'autre avec des changements si considérables qu'ils ont fait varier la physionomie du morceau (1) dans le sens de notre tradition S ; ces changements auraient eu pour but de laver David du meurtre d'un innocent messenger (2). Cet esprit, nous le remarquons encore dans le fait que l'Amalécite apporte à David le diadème royal, c'est-à-dire qu'il considère en fait David comme le successeur de Saül. Or cette tendance nous l'avons relevée déjà à plusieurs reprises et attribuée au rédacteur (3). D'autre part, il est facile de voir que le récit de l'Amalécite a beaucoup des caractéristiques du récit historique, ce qui peut s'expliquer, non pas seulement par l'hypothèse qu'il s'agit du même fait en deux versions, mais aussi que c'est un récit inventé par le rédacteur connaissant la vérité historique. D'ailleurs il y a un fonds à retenir. Tels les v. 11 et 12, auxquels on peut reconnaître le caractère historique et qui se seraient maintenus dans les altérations du reste. Lev. 13, dans son fonds, doit être regardé aussi car il est nécessaire pour raccorder notre récit à II Sam. IV, 10.

Enfin, vient le dernier morceau 17-27, le cantique de l'Arc. Ils nous est dit qu'il est tiré du Livre du Juste « Sepher ha

(1) V. Bleek, *Einleitung*, p. 221 ; Budde, p. 338 ; Stade, p. 253 Kittel, p. 40.

(2) C'est sur l'in vraisemblance de ce meurtre que M. Cornill s'appuie principalement pour dire que l'Amalécite fait un récit mensonger.

(3) Cf. 1 Samuel XX, 14. 15. XXIV, 21, XXV, 28-32, XXVI, 1, XXIX, 3.

Iaschar, » cité déjà, Josué X, 13 (1). Ce cantique faut-il l'attribuer à David ? Nous le pensons, car il faut remarquer que ce morceau n'a été nullement altéré par un remaniement ayant un caractère religieux. Cela est une preuve décisive de son antiquité. Beaucoup de critiques l'admettent (2) et il ne contredit en rien le caractère de David que l'ensemble des documents nous montrent comme ayant beaucoup aimé Jonathan et respecté Saül.

Il n'y a pas de raison de supposer que ce soit le rédacteur qui ait pris ce cantique dans le Livre du Juste pour l'accoler ici comme conclusion de la première partie de la vie de David.

(1) Le Livre du Juste est un recueil judaïque, composé peut-être à Jérusalem avant le schisme (v. Stade, p. 50)

(2) Budde, Reuss, Kuenen, etc. (Voir Budde, p. 238 et suite); Kittel, p. 40.

CHAPITRE V

Résultats généraux.

Arrivés à la fin des documents que nous nous proposons d'examiner, il faut retourner en arrière pour rassembler en un seul faisceau les résultats obtenus.

Nous avons trouvé d'abord un récit historique que nous avons appelé N et qui se continue à travers tous les chapitres que nous avons vus. A ce récit, nous avons attribué, XVI, 14-23; XVIII, 5, 6 moins la première partie à 8, 13 à 17, 20-29 avec les corrections des LXX; XIX, 8, 9, 10; le fonds de XXI, 1-7; XXII, 1-5, 6-23 pour le fonds; XXIII, 1-12; XXV, 2-44 pour le fonds; XXVII sauf v. 6 et 7; XXVIII, 1 et 2; XXIX; XXX sauf v. 25; XXXI sauf v. 3^e. II Samuel, I, 1-5; 5 à 17 pour le fond; 17-27.

A la tradition S, nous avons attribué ch. XVII, 1-XVIII, 5; 17-20; XIX, 11-18; XX; XXI, 10-15; XXII, 6-23 une autre tradition fondue avec la tradition historique; XXIII, 15-19; 19-28; XXIV; XXVI; XXVIII, 3-25.

A un auteur postérieur que nous avons appelé le « rédacteur », nous attribuons XVI, 1-13; XIX, 18-24; XXII, 5, et II, Samuel, I, 5-11 et 16.

Outre ces trois séries de documents, nous avons remarqué presque partout un ou plusieurs raniements dans

le sens deutéronomique, surtout visibles dans les récits de la tradition S, par exemple XVIII, 45-47; XXI, 4-6; XXII, surtout 17; XXIV et XXVI; XXV, 28-36, 39.

Enfin, et ceci appartient au tout dernier rédacteur, certains versets évidemment surajoutés et destinés soit à relier entre eux les différents récits ne venant pas de la même source, soit à essayer de rendre possible la conciliation de deux récits qui se contredisent, par exemple XVI, 1; XVII, 12, le mot « cet »; XVIII, 1. 6 a, 10 a, 21, les mots « pour la seconde fois »; XIX, 18 a; XX, 1 a; 19 b; XXI, 7, 10; XXII, 1 a, 5; XXIII, 6, 15, 25 a; XXIV, 1; XXV, 1. 43. 44; XXVII, 6 b; XXVIII, 4; XXX, 25; II Samuel, I, 17. 18.

La première source est caractérisée par sa brièveté, sa concision, son impartialité qui rend justice à David aussi bien qu'à Saül sans rien déguiser des faiblesses de l'un ou de l'autre. On y sent le souci de dire la vérité seule.

La deuxième nous offre plus de traits légendaires. La partialité pour David y éclate en plein jour, entraînant des injustices vis-à-vis de Saül. On y sent la tradition d'un pays fier d'un de ses enfants et qui admet comme vrai tout ce qui l'honore. Il y a une certaine couleur religieuse, mais ce n'est pas encore celle du Deutéronome. L'esprit qui a guidé le rédacteur dans les suppléments qu'il donne aux récits qu'il avait déjà, est tout à fait celui de l'exil ou d'après l'exil. Il est caractérisé par la situation donnée à Samuel, comme représentant de Dieu au-dessus de la royauté.

Enfin la dernière rédaction, à laquelle nous devons notre livre actuel, date d'après l'exil, et a dû être faite à Jérusalem, assez tard, très certainement après 444.

La structure du livre de Samuel, dans la partie que nous avons étudiée, pourrait donc se résumer ainsi :

Plusieurs traditions N

qui forment

peu à peu

la

tradition N.

Plusieurs traditions S

formant la tradition

S.

Ces deux traditions sont réunies et

augmentées par *plusieurs R*

Qui sont tous plus ou moins pénétrés de l'esprit
deutéronomique.

Enfin le tout est finalement revu par un
dernier rédacteur *R²* qui est l'auteur du livre actuel.

Telle est la conclusion à laquelle nous conduit la première partie de notre travail. Il nous sera facile, dès lors, de dégager le récit purement historique, et de reconstituer, d'après ce récit, l'histoire de la jeunesse de David.

DEUXIÈME PARTIE

LE RÉCIT HISTORIQUE.

Chronologie du règne de Saül et de la jeunesse de David.

A quelle époque David vivait-il? Il est impossible de répondre d'une façon précise à cette question. Ce n'est pas qu'il n'y ait dans le livre de Samuel un embryon de chronologie, mais les chiffres donnés n'ont rien de sûr et tout semble montrer qu'ils sont dus à un rédacteur postérieur qui a voulu combler la lacune existant à cet égard. A ce point de vue, le livre de Samuel est comparable au livre des Juges où la chronologie fait évidemment partie du cadre deutéronomique; par conséquent, on ne peut y ajouter aucune foi.

C'est ainsi qu'au ch. XIII, 1, nous avons un exemple frappant du cadre mis par le rédacteur. Il marque le chiffre des années de Saül et le « deux » indiqué comme chiffre de ses années de règne provient du copiste qui, au lieu de lire « chéné » années, a lu « chetè » deux.

XXVII/7 qui nous donne un an et sept mois comme durée du séjour de David chez les Philistins, malgré sa précision, est une glose,

2 Sam. II, 10 donne 40 ans comme l'âge d'Isch-Boschet quand il monta sur le trône, et il régna deux ans. Le premier chiffre est analogue à tous ceux qu'on rencontre dans l'Hexateuque et suspect au même titre, le second vient de la même confusion que plus haut. Il est d'ailleurs contredit par le v. 11 qui donne sept ans et six mois, comme durée du règne de David à Hébron, c'est-à-dire comme durée du règne d'Isch-Boschet.

La même méfiance nous empêche d'admettre les chiffres donnés V, 4.3 pour l'âge de David, et la durée de son règne.

Nous retrouvons encore ce chiffre de quarante XV, 7, qui est ici, encore plus qu'ailleurs, une parfaite absurdité.

Une autre date nous est donnée : XXIV, 13, mais elle est contredite par 1 Chroniques XXI, 12, qui donne trois ans au lieu de 7.

Si nous nous en tenons aux renseignements de Samuel, nous n'aboutirons à aucun résultat.

Il y a dans le livre des Rois un essai de chronologie plus développé. Pour chaque roi d'Israël ou de Juda, on nous donne son âge lors de son arrivée au trône et le nombre de ses années de règne. De plus, il y a une série de synchronismes entre les règnes des différents rois. C'est ainsi que 1 Rois XV/1, on nous dit que ce fut la dix-huitième année du règne de Jéroboam d'Israël que Abijam devint roi de Juda. De plus, la date des événements importants des deux royaumes est indiquée par rapport au règne du roi alors sur le trône (1). Nous avons donc là une chrono-

(1) V. par exemple 1 Rois, XIV, 25.

logie bien établie, puisque depuis le schisme toutes les dates nous sont données. Malheureusement, il y a deux chronologies, celle des rois de Juda et celle des rois d'Israël, et elles ne concordent pas. C'est ainsi que pendant la même période, de Jéroboam à Joram en Israël, de Roboam à Akazia en Juda, nous avons 98 ans 7 jours pour les premiers, et 95 ans pour les seconds, de Jéhu à la chute de Samarie, nous avons dans la chronologie d'Israël 143 ans 7 mois et pour la même période en Juda 165 ans. L'auteur ne s'était pas aperçu de ces différences et c'est pour cela qu'il avait pu essayer ses synchronismes. Ils ne sont exacts que pour les trois premiers rois de Juda et les quatre premiers d'Israël.

Comme nous ne savons pas et qu'il est impossible de savoir où les erreurs ont été commises, nous sommes obligés de choisir la liste qui semble devoir présenter le moins de chances d'erreurs, et c'est la liste de Juda. Nous y trouvons moins de noms, par conséquent moins d'occasions de fausser la vérité; de plus, la liste des rois d'Israël offre des exemples de règnes de moins d'une année et l'on ne sait pas, notre manière de compter n'étant pas la même que celle des anciens Israélites, si l'on doit les prendre pour une année ou moins, et quand il y a plus de douze mois, s'il faut compter deux ans. Nous prendrons donc les chiffres de Juda tout en ne les tenant pas pour rigoureusement exacts.

Comme base nous prendrons quelques dates certaines de l'histoire juive. Nous pouvons arriver en effet par quel-

ques faits importants à un résultat précis au moyen des inscriptions assyriennes. On sait jusqu'à quel point les Assyriens étaient parvenus dans les sciences et particulièrement en astronomie, d'où ils avaient tiré un système chronologique absolument certain. Parmi ces dates nous pouvons prendre :

842 tribut de Jéhu à Salmanassar II,

734 expédition de Tiglat Pileser contre Pékach
et surtout 722 chute de Samarie.

En partant de cette date, qui est celle de la neuvième année du roi Osée nous arrivons pour la date du schisme à 982 (1). Le règne de Salomon ayant duré 40 ans, aurait donc commencé en 1022. Celui de David serait allé de 1062 à 1022 et celui de Saül de 1082 à 1062. C'est le résultat auquel est arrivé Klostermann (Strack Zæckler Commentar, p. 498) où il donne 978 pour l'année du schisme.

Nous prenons donc la période de 1072-1062, les dix dernières années du règne de Saül comme point de départ. Du reste, peu importe l'exactitude du chiffre. Il suffit de savoir que c'est vers le ^x^e siècle avant notre ère que se passaient les événements que nous allons raconter.

(1) Avec la liste d'Israël on arrive à 963 pour le schisme. Par conséquent 1003-963, Règne de Salomon; 1043-1003: Règne de David; 1063-1043, Règne de Saül.

Kittel donne pour ces règnes Salomon, 947-937. David, 1017-977; Saül 1037-1017. V. Kittel, p. 29), et suiv; Stade, p. 88 et suiv.

Le récit historique

Au xⁱ^e siècle avant notre ère, le royaume d'Israël avait pour roi un benjaminite, Saül, élevé au trône à cause de ses qualités physiques. Sous son règne, l'état de guerre exista sans trêve entre les Israélites et leurs ennemis héréditaires, les Philistins. Cette situation obligeait le roi Saül à attirer auprès de lui tous les hommes braves et vaillants de son royaume, pour se constituer à la fois une garde personnelle et une armée éprouvée. C'est ainsi que vers 1070, il prit à son service un jeune Bethléémite, David, le descendant d'une illustre famille de Juda. Ce jeune homme avait déjà acquis par ses exploits une grande réputation de guerrier. Il était beau de visage, savait bien parler et de plus il était musicien. Toutes ces qualités firent que Saül le prit à son service, en fit son écuyer, et le jeune David fut chargé de distraire le roi qui souffrait parfois d'accès de mélancolie terrible. David était un charmeur. Il se fit aimer de Saül qui fit de lui son favori. Bien plus, il sut non-seulement se faire pardonner la faveur royale, mais encore il se fit aimer de tout le monde : de Jonathan, le fils aîné de Saül, de la cour qui voyait sans dépit ses succès, et du peuple qui acclamait en lui le vainqueur heureux de ses ennemis. Mis par Saül à la tête de son armée, il obtint des succès considérables, devint un personnage qu'on célé-

braît dans des chants, où son nom, accolé à celui de Saül, faisait paraître ce dernier dans une fâcheuse posture. Ce bonheur de David, à qui tout réussissait, ne tarda pas à donner l'éveil au roi. Il commença à craindre ce héros qui le dépassait. Il était d'ailleurs porté à la défiance par son tempérament maladif. Très susceptible, très irritable, il devint jaloux et inquiet.

Il commença par l'éloigner de la cour en lui donnant un commandement. Mais le bonheur de David ne se démentit pas et sa renommée grandit encore.

Cependant, les inquiétudes de Saül ne s'étaient pas encore bien précisées. Il sentait combien il était redevable à David et, pour le récompenser, il profita de l'amour de sa fille Michal pour le jeune capitaine, et il la lui offrit pour femme. Il pensait peut-être à attacher indissolublement à sa maison, à sa race, un homme si précieux. Entré dans la famille royale, il n'était plus dangereux. Il demanda seulement pour dot (1) cent prépuces de Philistins que David lui apporta. Après quoi, le mariage eut lieu. Cette condition qui nous paraît bizarre, était toute naturelle dans ces temps barbares et pour ces hommes à demi-sauvages. On peut supposer qu'en l'imposant à David, Saül lui tendait un piège, et l'auteur du récit fait cette supposition, puisqu'il en prête l'idée à Saül (2).

(1) En Orient, le mari achète sa femme et paye à son futur beau-père une certaine somme d'argent.

(2) Voir I, Samuel, XVIII, 21. Ce verset n'appartient pas à l'ensemble primitif, mais au rédacteur.

Toujours est-il que Saül s'aperçut qu'il avait fait un mauvais calcul. David devenu gendre du roi, c'est-à-dire prétendant éventuel au trône, si les fils de Saül venaient à disparaître, était un danger pour la famille de Saül. Celui-ci sentit ses inquiétudes redoubler, il chercha à se débarrasser de son ennemi prétendu ; c'est en vain que Jonathan intervint en faveur de son ami, qu'il essaya de détruire les soupçons de son père, celui-ci était convaincu et, un jour qu'il était en proie à un accès de sa maladie, il chercha à tuer David d'un coup de lance. David évita le coup, mais, se tenant pour suffisamment averti, s'enfuit de la cour.

Saül avait-il des raisons positives de douter de la loyauté, de la fidélité de son gendre, c'est là une question très difficile à trancher. Si nous regardons à la suite des événements, nous répondrons affirmativement à la question. Mais rien ne prouve que tandis qu'il était à la cour, David eût déjà en vue le trône. Rien de ce que nous savons de lui jusqu'ici ne peut donner lieu à cette hypothèse, au contraire, la situation inespérée à laquelle il était parvenu, l'amitié réelle qui le liait à Jonathan, l'empêchaient de se montrer l'ennemi d'une race si généreuse pour lui. Que l'idée de monter sur le trône lui soit venue plus tard, cela on ne peut le nier, les faits sont là, mais ce n'est que lorsqu'il aura été peu à peu délié des obligations qu'il avait pour la famille de Saül.

M. Stade a supposé que David ne songeait pas au trône pour lui-même, mais qu'il voulait y placer avant l'heure son ami Jonathan. Il suppose que David et Jonathan, com-

prenant qu'un roi malade comme Saül portait un grand préjudice aux intérêts du royaume, avaient conspiré ensemble pour faire abdiquer Saül. Saül s'en serait aperçu, et aurait voulu se débarrasser du principal auteur de l'intrigue. Mais cette hypothèse est tout à fait contraire à ce que nous raconte le livre. Du reste, cela ne convient pas au caractère de Jonathan, que son père ne soupçonne pas du noir dessein de le supplanter, au contraire, il le met en garde contre une spoliation possible de son futur royaume par David.

Tandis qu'on peut parfaitement s'expliquer les inquiétudes de Saül qui voyait David se créer partout de chaleureux partisans. Or, David était de Juda, du Sud, et déjà du temps de Saül, bien peu après l'établissement de la royauté, il devait y avoir de sourdes menées contre ce roi du Nord que les Judéens considéraient comme d'une autre race. Il n'y avait pas encore unité de nation, la tribu restait encore le lien le plus fort entre les Israélites particularistes. Saül sentait que dans le Sud on supportait impatiemment son joug et qu'on n'attendait peut-être qu'une occasion pour le secouer. Or, quelle plus belle occasion pouvait-on trouver que les succès d'un Judéen, d'un Israélite du Sud qui entraînait tout le monde à sa suite.

Ces réflexions pouvaient être celles de Saül et cela suffit à expliquer son brutal attentat qui força David à la fuite.

David ne pouvait fuir que vers le Sud, sa sûreté l'exigeait. Là, en Juda, il trouverait de suite des auxiliaires dans sa famille et dans sa tribu. Sûr que Saül le poursui-

vrait à outrance, il devait songer à se défendre. C'est donc en Juda qu'il va. Sa route le fit passer par Nob où, sous le prétexte plausible qu'il était envoyé en mission secrète par le roi, il se fit donner des secours par le chef des prêtres qui gardaient le sanctuaire, Achimélec. Il se rendit d'abord dans la caverne d'Adullam, qui se trouvait au sud-ouest de Bethléem. Là il fut rejoint par les membres de sa famille. De plus, il se rassembla autour de lui une troupe de gens sans aveu prêts à servir le premier maître avec qui il y a à gagner quelque chose. C'étaient tous ceux qui avaient à craindre quelque chose de la part de Saül, les débiteurs récalcitrants, les mécontents de toutes sortes. C'est ainsi que David eut autour de lui une petite armée d'environ 400 hommes suffisante pour le protéger et même pour l'aider dans les desseins qu'il pouvait former. Cette armée, malgré le petit nombre des soldats, avait une grande valeur, car ces soldats, n'ayant rien à perdre, pouvaient tout risquer pour tout gagner. Comme dans la vie errante qu'il allait être forcé de mener, David aurait été gêné par la partie inutile de ses partisans, femmes, enfants, vieillards, il conduisit toute sa smala en Moab dont le roi lui accorda l'hospitalité. Libre alors de ses mouvements, il chercha tout d'abord à s'établir dans une ville fortifiée, dont il aurait fait un fief indépendant, au cœur même du royaume de Saül. Il profita de ce que la ville de Keila, située au sud d'Adullam, était assiégée par les Philistins, pour la délivrer et s'y installer. C'est alors qu'il reçut une recrue fort précieuse pour lui : Abiathar, fils du prêtre

Achimélec de Nob, qui apportait avec lui l'éphod sacré. Saül qui avait appris l'aide accordé par Achimélec à David fugitif, avait vu là une marque de connivence de la part des prêtres avec David et, après les avoir fait venir à la cour, et sans vouloir écouter les explications fort justes que lui donnait Achimélec, il l'avait fait massacrer, pour l'exemple, avec tous les siens. Il avait mis à sac leur résidence et, de toute la famille des Hélides, il n'avait échappé au massacre qu'Abiathar qui se réfugia vers David, lequel l'accueillit à bras ouverts. C'était là un fait qui creusait encore davantage le fossé entre le roi et son sujet, c'était le premier acte d'une lutte acharnée. Désormais, David pouvait rivaliser avec Saül, il avait une armée, une ville, et un prêtre au moyen duquel il se ferait obéir toujours, car le prêtre, par l'éphod, faisait de la volonté de David, une volonté divine.

Saül ne restait pas inactif. Ayant appris que David était à Keila, il rassembla une armée pour aller l'assiéger. Il comptait le prendre au gîte. Mais David ne l'attendit pas. Comprenant tout le danger qu'il courait en restant dans une place dont le roi pouvait s'emparer, en y mettant le temps, sachant, du reste, ne pas pouvoir compter sur la fidélité des habitants de Keila qui, malgré le service rendu, n'hésiteraient pas à le livrer, il fit décider par l'éphod qu'il fallait partir et se retirer, avant l'arrivée de Saül, dans le désert montagneux de Ziph, au sud-est de Keila et au sud d'Hébron.

Dès lors David erre avec sa bande dans le territoire de

Juda, dans le désert du Sud, qui va jusqu'aux bords de la mer Morte. C'est dans cette région que nous le voyons successivement à En Gueddi, tout à fait près de la mer Morte, Hakila près de Ziph, dans le désert le Pharan, à Maon, à Carmel de Juda, C'est en ce dernier lieu que David, déjà marié à Michal qui ne l'avait pas suivi dans son exil, à Achinoam de Jizréel qu'il avait épousée depuis sa fuite, contracta une troisième union avec la veuve d'un Calébite du nom de Nabal. Ce qui nous est raconté de ses relations avec ce Calébite, nous renseigne exactement sur son genre de vie. Ainsi que font encore aujourd'hui certains Touaregs du Sahara, David avec ses bandits protégeait les biens des riches propriétaires de cette région contre les autres pillards fort nombreux alors dans le pays. Pour ce, il se faisait payer une rétribution, une sorte d'impôt volontaire, toujours payé par les sédentaires qui aimaient mieux faire ainsi la part du feu.

Pourtant Nabal dont David avait ainsi protégé les troupeaux refusa de payer, ajoutant même des paroles injurieuses pour David et pour ses gens.

De retour près de leur maître les ambassadeurs de David lui firent part de leur mésaventure. David ne pouvait laisser impunie une telle offense, il importait dans l'intérêt même de sa sûreté, pour que les habitants du pays le respectassent, que Nabal fût châtié. Aussi se mit-il en marche contre Nabal avec la plus grande partie de sa bande. Nabal aurait été sans doute châtié cruellement, s'il n'avait eu le bonheur de posséder une femme intelligente, Abigaïl, qui, comprenant, par les rapports de ses serviteurs, combien Na-

bal avait été injuste, et craignant à juste titre des représailles, alla à la rencontre de David, lui apportant de beaux présents.

Elle lui fit des excuses, dans un langage plein de flatteries, enfin, par sa beauté et sa grâce sut toucher le cœur de son ennemi et le faire retourner en sa demeure sans avoir fait aucun mal. En arrivant chez elle, elle trouva son mari attablé et déjà ivre, elle ne put rien lui dire. Le lendemain elle lui raconta tout, et ce récit, au lieu de le réjouir, comme on pourrait s'y attendre, lui causa une telle douleur, qu'il eut une attaque, probablement d'apoplexie. L'Eternel ayant pitié de lui, le frappa au bout de dix jours et il mourut.

De quoi ? ou bien par suite de ses excès de table, ou bien, peut-être David avait-il prêté son aide à Dieu pour frapper Nabal. C'est là une question dont la solution sera toujours ignorée. En tout cas, cette mort de Nabal venait à point pour David, Dieu le protégeait visiblement. Il épousa de suite Abigaïl qui ne se fit pas prier pour le suivre, et il hérita alors des immenses biens du Calébite. On comprend de quelle utilité cette circonstance fut pour David, quel poids elle ajouta encore à sa propre valeur.

Ce n'était plus un vagabond, c'était un riche propriétaire avec qui il fallait compter.

Néanmoins David se lassa de sa vie errante. Malgré sa prospérité depuis son nouveau mariage, il craignait encore Saül, dont le bras pouvait l'atteindre tant qu'il resterait en Juda. Il se résout à aller demander l'hospitalité aux Philis-

tins. En effet, dès que Saül eut appris que David était chez les Philistins, il ne le poursuivit plus.

Il peut sembler étrange que les Philistins reçussent dans leur pays un de leurs plus acharnés ennemis, celui à qui ils devaient la plupart de leurs défaites. Mais justement parce qu'il avait pu apprécier la haute valeur de David, Akish, roi de Gath, le reçut bien. Il comprenait que David, par ce pas décisif, mettait une barrière très haute entre son pays et lui-même. Il pouvait craindre qu'en cas de guerre avec les Israélites, et malgré l'inimitié qui existait entre Saül et David, ceux-ci ne se réconcilient un jour aux dépens de l'ennemi commun. Accueillir David, rendait la réconciliation presque impossible et tant qu'il resterait chez les Philistins il serait moins dangereux, puisqu'on pourrait le surveiller. Aussi rien d'étonnant que ce roi n'accorde à David une ville en propre, Siklag, ce qui rend David vassal du prince philistin. Cette ville était située, au sud de la Philistie c'est-à-dire qu'entre elle et la résidence de Saül, il y avait tout le pays philistin. Mais de là on pouvait également faire des expéditions contre le Sud de Juda et contre les Amalécites alliés des Philistins. Cette situation exceptionnelle permit à David de se tirer d'affaire sans danger. Sa position était en effet critique. D'un côté, pour rassurer ses nouveaux maîtres sur sa fidélité et pour leur en donner des gages, il fallait qu'il se montrât l'ennemi déclaré de ses compatriotes. De l'autre ses projets n'étaient pas de rester toujours à Gath, il voulait rentrer en Juda, et y rentrer non plus en fugitif mais en maître, y rallier

les partisans qu'il s'était déjà faits avec ses biens et là tenir tête à Saül. Pour cela il ne fallait pas se montrer l'ennemi de ses concitoyens, au contraire il fallait leur prouver que même loin d'eux, même en pays ennemi, David leur rendait de grands services. Un homme moins prudent, moins habile que David aurait succombé à la tâche, lui réussit à tout concilier. De Siklag, sa ville, il faisait des razzias contre les Gueschuriens, les Guirziens, les Amalécites, tribus pillardes qui molestaient fort les habitants de Juda. Il débarrassait donc son futur royaume de dangereux voisins. Mais ces peuples étaient alliés des Philistins, il fallait cacher à Akish le véritable but des incursions. Aussi, quand, de retour de ses expéditions, David allait trouver le roi à Gath et que celui-ci lui demandait compte de son temps, il répondait qu'il était allé au Sud de Juda, contre les Kéniens et les Jérachméélites, dont le pays était voisin de celui des Amalécites. Et pour que personne ne pût apprendre au roi sa véritable conduite, David massacrait sans pitié tous les êtres humains qu'il trouvait sur son passage. De la sorte Akish croyant que David se rendait odieux aux siens, était satisfait et comptait retenir David pour toujours, David de son côté était bien tranquille, et de la sorte il accroissait sans cesse ses richesses.

Mais un événement allait se produire qui faillit le perdre à jamais. Les Philistins, voyant Saül privé de son plus habile capitaine, et espérant le vaincre, grâce à cette circonstance, recommencèrent la guerre.

Akish qui n'avait aucun soupçon vis-à-vis de David, lui

ordonna de le suivre dans cette guerre. Il mettait en lui une telle confiance qu'il lui donna la garde de sa personne. Le coup était rude. Il ne s'agissait plus de ruser, il fallait franchement se décider pour l'un ou l'autre parti, ou bien refuser de suivre Akish et alors c'en était fait de la sûreté de David, ou bien l'accompagner, et toute espérance de revenir un jour en Israël était perdue.

Quoi que fit David, cela tournerait à son désavantage. Mais il n'hésita pas et promit au roi de lui obéir, comptant sur Dieu, et surtout sur lui-même pour se tirer de cette difficulté. Il fit ainsi et alla camper à Aphek avec toute l'armée philistine (1). Mais les alliés de Akish voyant parmi eux un Hébreu accompagné d'une nombreuse suite, en conçurent de légitimes soupçons. Ne connaissant pas David comme Akish avait appris à le connaître, ils craignirent que ce serviteur rebelle de Saül ne voulût rentrer en grâce auprès de son maître en livrant les princes qui l'avaient accueilli. C'est en vain qu'Akish protesta contre ces soupçons, les princes s'irritèrent de sa résistance, et Akish fut forcé de donner congé à son vassal. David, en parfait comédien, sut se montrer offensé de la conduite des princes à son égard, il manifesta ses vifs regrets de ne pouvoir combattre les ennemis de son nouveau maître mais dut s'incliner devant l'ordre formel du roi. Au fond il était sauvé et ses protestations n'étaient que de l'hypocrisie. Connaissant son habileté, on ne peut pas ne pas le

(1) Les Philistins formaient une fédération sous plusieurs princes.

soupçonner d'avoir tout fait pour donner lieu à la défiance des princes philistins, et ne pas voir sa main dans les circonstances qui lui firent quitter l'armée.

Selon l'ordre d'Akish il s'en retourna chez lui. Mais là une terrible nouvelle l'attendait. Pendant son absence les Amalécites étaient venus détruire, brûler Siklag et avaient emmené tous les habitants avec une masse énorme de butin. On devine la désolation de ses soldats devant un si terrible malheur et de David lui-même qui y perdait ses deux femmes. Après avoir pleuré, les gens de David voulurent le lapider, car en ces occasions, c'est toujours le chef qu'on rend responsable de ce qui est arrivé. Mais enfin, grâce à l'éphod, il put décider ses hommes à se mettre à la poursuite des ravisseurs. Elle fut rapide et rude puisque le tiers des soldats de David dut s'arrêter en chemin. Enfin grâce à un esclave égyptien abandonné par son maître Amalécite, et qui servit de guide aux Israélites, ceux-ci purent joindre leurs ennemis et les attaquer à l'improviste, ce qui les rendit vainqueurs. Tout fut retrouvé et on prit en plus une masse énorme de butin ramassé d'ailleurs par les Amalécites. David revint donc à Siklag en triomphateur, plus riche qu'il ne l'avait jamais été. En habile politique, il profita de ces richesses pour se faire en Juda des partisans. Il envoya des présents partout, dans tous les lieux qu'il avait parcourus. C'était là des semailles qui lui promettaient pour l'avenir une belle moisson.

Cependant que David se couvrait de gloire contre les Amalécites, l'armée philistine, bien que un peu diminuée

depuis son départ, battait complètement Saül à Guilboa. Les trois fils de Saül étaient tués et Saül lui-même, désespéré, s'était suicidé par crainte de tomber aux mains de l'ennemi.

Conformément à l'usage du temps les Philistins emportèrent comme gage de leur triomphe les armes et le corps de Saül ; ils consacrèrent les premières à leurs divinités, et attachèrent le cadavre au mur d'une de leurs villes. Mais les habitants de Jabès de Galaad, se souvenant de l'immense service que leur avait rendu Saül au commencement de son règne, purent dérober ce cadavre et lui rendre les honneurs funèbres qu'il méritait.

C'est à son retour à Siklag que David apprit cette grave nouvelle. Un transfuge du camp d'Israël la lui apporta, croyant mériter ainsi une grande récompense. David le fit mourir, pour marquer sa douleur de cet événement. En réalité, son ennemi mort, il avait oublié toutes les injustices, toutes les persécutions dont il avait été l'objet de sa part. Il ne se souvenait plus que de ses qualités réelles, de sa primitive bienveillance envers lui. Israélite, il ne pouvait pas se réjouir de la défaite de sa patrie, et surtout son cœur saignait de la perte de Jonathan, cet ami si cher. Aussi ne doit-on pas voir dans les signes de vive douleur que manifesta David une hypocrisie. Il était sincère dans ses regrets, et ce sont ses véritables sentiments qu'il exprima dans son cantique sur la mort de Saül et de Jonathan.

Nous laissons ici notre héros. Désormais son rôle va grandir ; il se pose comme prétendant au trône. Tout est pour

lui. Il a une armée peu nombreuse il est vrai, mais qui lui est dévouée et dont la valeur compense la faiblesse numérique ; il a de nombreux partisans en Juda, et surtout il est David, c'est-à-dire l'homme le plus capable de son époque, général habile, diplomate prudent, administrateur consommé. En face de lui il a l'unique fils de Saül qui reste, Isch Boschet, à qui son père a laissé en mourant un héritage bien difficile. Son royaume appartient en effet bien plus aux Philistins qu'à lui-même ; lui-même est incapable, il est obligé de remettre ses intérêts entre des mains étrangères ; bref il a tout contre lui. Dans la lutte qui suivit la mort de Saül, David devait être vainqueur et en effet sa vie d'homme fait remplit pleinement toutes les promesses de sa jeunesse.

Pendant le peu de temps que nous avons vu David à l'œuvre, quelle impression a-t-il faite sur nous ? Que devons-nous penser de lui ? Nous ne dirons pas avec M. Dieulafoy et la croyance populaire que David est un héros non seulement guerrier, mais un héros moral, qu'il tranche sur son époque par des vertus qui ne se reproduisirent que beaucoup plus tard, sous l'influence du Christianisme. Nous n'avons pas appris à connaître ce David-là.

Mais nous ne dirons pas non plus avec M. Renan que David n'est qu'un bandit couronné, pire que ses contemporains, parce que les crimes qu'il commettait, il les commettait sciemment, parce qu'à l'astuce il joignait l'hypocrisie. Il faut avoir plus d'indulgence pour un homme qui vivait plus de mille ans avant Christ, il faut le replacer

dans son véritable milieu, faire la part des circonstances, du temps, et alors, on ne peut s'empêcher de conclure que l'on a devant soi une des plus grandes figures de l'histoire juive et peut-être de l'histoire universelle.

Guerrier courageux, chef de guerre consommé, chef de bande habile, tel fut David. Il faut retenir le grand charme qu'il exerçait partout autour de lui et qui lui gagna dès l'abord Saül, Jonathan, la cour et le peuple. C'est là un des secrets de sa haute fortune, et cela lui servit autant que son habileté et ses crimes politiques.

Ce charme personnel si grand nous est une preuve que David fut quelqu'un et du reste ce n'est pas sans raison qu'on lui attribua plus tard tant de nobles et beaux sentiments. Ceux qu'il exprima d'une façon si touchante lors de la mort de Saül et de Jonathan étaient sincères et ils suffirent à nous prouver que David était un homme de cœur.

Comment en effet pourrions-nous voir un bandit dans celui qui déplore si vivement la défaite de sa patrie et qui veut la cacher à tous.

Combien sont touchantes et poétiques à la fois ces imprécations sur le lieu où Saül et Jonathan sont tombés.

Montagnes de Guilboa

Qu'il n'y ait sur vous, ni rosée, ni pluie

Ni champs qui donnent des prémices pour les offrandes

Quelle est triste cette demande répétée :

Comment des héros sont-ils tombés au milieu du combat?

Comment Jonathan a-t-il succombé sur tes collines?

Comment des héros sont-ils tombés?

Comment leurs armes sont-elles perdues?

Et encore :

Saül et Jonathan, aimables et chéris pendant leur vie

N'ont point été séparés dans leur mort.

Je suis dans la douleur à cause de toi mon frère Jonathan.

Cela seul suffit à nous montrer en David un homme de bon cœur et cela aussi suffit pour le laver de toutes les accusations de banditisme,

Vu le Président de la soutenance,

AD. LODS.

Vu :

Le Président de la soutenance,

Lods

Vu :

Le Doyen,

A. SABATIER

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	Pages 11 à 15
PREMIÈRE PARTIE	
Considérations préliminaires.	16 à 21
CHAPITRE I	
Entrée de David à la cour.	22 à 39
CHAPITRE II	
Mariage de David. — Jalousie de Saül.	40 à 49
CHAPITRE III	
David en fuite. — Sa vie de chef de bande.	50 à 60
CHAPITRE IV	
David, vassal des Philistins. — Mort de Saül.	61 à 69
CHAPITRE V	
Résultats généraux.	70 à 72

DEUXIÈME PARTIE

§ 1. — La chronologie du temps de David.	73 à 76
§ 2. — Le récit historique	77 à 92

